LE MAGAZINE du

AOÛT ET SEPTEMBRE 1942

Cinéma

MONTRÉAL 10¢ . . . ET DE LA RADIO . .

Abonnez-vous

AU

Magazine du CINÉMA et de la RADIO

●

Vous trouverez dans chaque numéro:

Des scénarios romancés des plus grands films.

Les dernières nouvelles des studios.

La revue et critique des plus récents films.

Un concours où vous pouvez facilement gagner $2.

Une page de recettes.

Une page sur la beauté

et toujours

Un grand roman d'amour au complet.

Remplissez ce coupon aujourd'hui même!

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $0.75 pour un an d'abonnement à votre revue.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

AFIN D'ECONOMISER LE PAPIER

●

A nos lecteurs,

Réservez chez votre marchand de journaux le prochain numéro du "Cinéma."

Cela assurera à votre marchand la quantité requise.

Remplissez le coupon ci-dessus et remettez-le à votre marchand.

Sans obligation de ma part et jusqu'à nouvel ordre, veuillez me réserver régulièrement un numéro du "Magazine du Cinéma."

Nom.....

Adresse.....

A tous nos dépositaires,

Réservez chez votre distributeur le nombre de magazines dont vous avez besoin. Soyez certains de réserver la quantité requise.

●

A nos distributeurs,

Veuillez nous faire parvenir le nombre de copies dont vous avez besoin pour le mois de septembre. C'est urgent.

LE MAGAZINE DU CINÉMA ET DE LA RADIO

MONTREAL — *PUBLIÉ TOUS LES MOIS* — AOUT-SEPTEMBRE 1942

DES REPRÉSENTATIONS PROPRES

C'est un sujet qui ne regarde pas directement le cinéma, mais peut indirectement toucher le spectacle sur les écrans, puisque nous avons maintenant les images animées et parlantes, avec le résultat que l'atmosphère de la salle de cinéma donne l'illusion d'être la même que celle des spectacles en chair et en os, le chant et la parole nous ouvrant, pour ainsi dire, la porte comme si nous avions devant nous, en personne, l'image reflétée par l'écran lumineux.

Aussi, il est bon de faire connaître au public que les grands producteurs de spectacles, non pas après examen de conscience, mais par pur intérêt, ont constaté que les spectateurs, pour la plupart, en ont assez des actrices plus ou moins habillées, des poses aguichantes, des propos à double sens, des situations scabreuses.

L'un d'entre eux — et non le moindre — puisqu'il s'agit ici de Billy Rose, surnommé le Napoléon du grand spectacle, vient d'adopter une nouvelle formule pour son Café du "Diamond Horseshoe": il veut des spectacles sains.

Pour monter sa nouvelle troupe qui a fait ses débuts à New-York, le 4 août, il a voulu s'en tenir à ces quatre principes:

1. — pas de blagues grivoises;
2. — des jeunes filles chastement vêtues;
3. — des visages respirant la santé et l'honnêteté;
4. — beaucoup de sentimentalité;
5. — de la musique douce et tendre.

D'ailleurs, ces principes ne sont pas des innovations pour Billy Rose. Il les a appliqués dans ses trois spectacles précédents et qui ont été fort goûtés, tout de même, puisqu'ils ont duré respectivement 17, 10 et 16 mois de suite.

Le "petit caporal" du monde théâtral donne cette explication à la popularité durable de ses spectacles: par leur fastueuse mise en scène, par leur musique entraînante, par le choix minutieux de sa troupe, ils attirent d'abord, pour le premier trimestre, la foule cosmopolite et passante du Broadway, de même que ce qu'on est convenu d'appeler à New-York, la "société des cafés". Ensuite vient la foule des familles respectables, les bourgeois, les gens d'âge mûr et d'esprit posé, même des membres du monde clérical qui veulent juger, de leurs yeux, de la bonne tenue des spectacles de Billy Rose. Tous sortent satisfaits. Le dialogue sentimental, la musique tendre et sobre avec ses thèmes anciens, ses réminiscences de jeunesse, plaisent à l'esprit et au cœur, ce cœur humain qui ne vieillit pas et qui, certains soirs, aime à se souvenir des beaux jours d'un autre âge, dans un décor romanesque qui apporte à tous quelques heures où l'on aime à se complaire dans un charmant mensonge que nulle réalité ne vient blesser.

C'est une preuve que pour réussir au théâtre, il n'est pas nécessaire d'être vulgaire et sale.

CE SERAIT DÉPLORABLE

Dans l'opérette filmée, il n'y a pas d'artiste plus aimée du public que Jeannette MacDonald et le public des cinémas a éprouvé un vif chagrin quand la rumeur a couru que la grande artiste songeait à abandonner sa carrière.

Heureusement, la cantatrice a coupé les ailes à ce canard:

"Je n'ai nullement l'intention d'abandonner la scène ou l'écran, nous a-t-elle affirmé. Ce serait, d'ailleurs, commettre un acte de déloyauté envers mon pays, car ce n'est pas le moment que délaisser les hommes et les femmes de mon pays et les priver des divertissements du théâtre et du cinéma à une heure de notre histoire où les nerfs ont besoin de se détendre et d'oublier les horreurs de la guerre. Je m'en tiens au vieux proverbe romain: la musique adoucit les mœurs et je continuerai de chanter, quand ce ne serait que pour maintenir l'excellent moral du peuple américain tout tendu vers la victoire avec une foi et un courage inébranlables."

Voilà qui est bien parlé.

Cela nous amène à insister sur le besoin de chacun de continuer à remplir son rôle civil, chacun dans sa sphère.

Les soldats seraient souvent portés à l'ennui et se rongeraient souvent les pouces, si les artistes ne venaient pas de temps à autre les divertir dans les camps comme dans les casernes. Un soldat heureux est un bon soldat: un soldat abattu est, par contre, battu d'avance, puisqu'il n'a pas l'entrain de la chanson et de la musique pour lui fouetter les sangs et le faire marcher vers la gloire qui l'attend au bout de la route.

Le Magazine du Cinéma et de la Radio est publié par Le magazine du Cinéma et de la Radio enrg. et considéré comme matière de seconde classe postale par le ministère des postes à Ottawa. Il est imprimé par la Compagnie de Publication "La Patrie Limitée", et il est rédigé en collaboration au numéro 1425 de la rue Ste-Elisabeth. Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles, les propriétaires déclinant toute responsabilité à ce sujet. Edouard Garand, directeur commercial.

JOAN LESLIE

BETTE DAVIÈS

MAGARET LINDSAY

YOUNG GARFIELD

"PIERRE DES PLAINES"

Il partit . . . mais, non pas seul. Daisy était dans ses bras.

Pierre avait encore des démêlés avec la police montée du Nord-Ouest. Debout dans le bureau de l'Inspecteur Cannody, le jeune Canadien écoutait avec une respectueuse attention, le récit du sergent Dugan qui l'avait arrêté pour avoir attaqué Clérou, le trafiquant de fourrures, et pour avoir détruit son bien.

Pauvre Pierre! Il n'avait plus son sourire débonnaire et roger-bon-temps. Il avait baissé les yeux et il avait la mine d'un homme qui est convaincu de son innocence et du bien-fondé de sa cause. Pour lui, il n'y avait rien de répréhensible dans ce qu'il avait fait. Il était revenu dernièrement de la Montagne à l'Ours, après une longue absence — à la suggestion même de la police — lorsqu'en approchant d'un village indien, aux abords de la ville, il avait rencontré "Larme à l'Oeil", trappeur et guide à moitié idiot, qui chambranlait sur la route.

— Tu as encore vendu tes fourrures pour du whiskey blanc, hein? lui demanda Pierre.

— Oui, oui! dit Larme à l'Oeil entre deux hoquets d'ivrogne. Whiskey bon pour ventre à moi.

En colère Pierre se dirigea à grands pas vers le comptoir aux fourrures où Clérou exploitait le goût des Indiens pour l'alcool en leur passant du tord-boyaux, au lieu de l'argent, pour leurs fourrures. Se faisant le défenseur des pauvres sauvages, Pierre somma Clérou de payer les fourrures en argent; mais, pour toute réponse, Clérou mit la main à sa poche pour sortir son révolver. Prompt comme l'éclair, Pierre lui arracha l'arme et tira sur les bouteilles d'alcool rangées derrière le comptoir. C'est malheureusement à ce moment que survint le sergent Dugan pour arrêter Pierre qui ne voulait que protéger les Indiens contre l'exploiteur.

L'AMIE DE PIERRE

Après avoir entendu le récit de l'altercation entre Clérou et Pierre, le Commissaire de police ne put cacher son exaspération:

— Vous allez me faire perdre patience, lui dit-il, si vous ne cessez de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Je vais vous laisser aller encore une fois, ajouta-t-il, mais à condition que vous quittiez la région pour de bon... sinon, je vous fait coffrer.

Mais, Pierre avait une bonne raison pour vouloir rester dans la ville. Aussi, il eut une inspiration:

— C'est bien malheureux, fit-il humblement, que cela soit arrivé juste au moment où j'avais résolu de me marier et de me caser.

L'Inspecteur connaissait l'amitié vieille de dix ans que Pierre avait pour la jolie Daisy Denton, une jeune fille à la tête bien solide sur les épaules qui avait hérité de l'Auberge de la Montagne de l'Ours, qu'elle conduisait avec beaucoup d'habilité. Elle faisait beaucoup d'argent, ce qui lui avait permis de payer les études de son frère Val qu'elle adorait.

Il s'adoucit en apprenant cette nouvelle; mais, comme il tenait à vérifier les dires de Pierre, il pria le sergent Dugan d'accompagner le Canadien à la maison de Daisy pour s'assurer si Pierre disait la vérité.

Chemin faisant, Pierre se demandait comment il pourrait confier à l'oreille de Daisy le subterfuge qu'il avait trouvé pour rester auprès d'elle. Le fait est qu'il n'avait pas encore demandé la jeune fille en mariage. Comment échapper un moment au vigilant chaperonnage de Dugan?

Le jeune Val vint briser tout son plan d'action, en s'écriant dès qu'il vit entrer les deux hommes:

— Savez-vous la grande nouvelle? Daisy se marie demain... avec "Jap" Durkin !

— Durkin? s'exclama Pierre, mais c'est impossible !

Durkin, qui avait belle allure, avait réussi à entrer dans la police montée, bien qu'il eut été mêlé à une bonne douzaine d'entreprises louches avec le peu scrupuleux Clérou. Ce n'était pas du tout le mari qui convenait à Daisy.

— Je n'y crois pas, s'écria alors Pierre.

— En ce cas, répartit Val, venez à l'auberge demain pour assister à la cérémonie.

Dugan s'interposa:

— Eh! bien, Pierre, fit-il, que pensez-vous de ça?

Pierre ne savait quoi répondre. L'heure n'était plus aux paroles, mais aux actes. Mais, qu'allait-il faire?

LE LENDEMAIN

A l'heure fixée, Pierre était dans le grand salon de l'auberge avec les autres invités de la noce. Tout le monde attendait l'arrivée de la future mariée. Jap Durkin se tenait au pied de l'autel improvisé avec Clérou qui lui servait de garçon d'honneur; mais, ce dernier était loin de lui faire honneur, car il avait déjà commencé à célébrer la noce et il se tenait difficilement sur ses jambes. L'imperturbable Dugan regardait la scène. Un peu à l'écart se tenait la jolie Celia Wellsby à côté de son père, un homme très riche qui hébergeait à l'hôtel en attendant ses agrès de pêche et de camp. En effet, il avait amené sa fille avec lui pour passer deux semaines à faire de la chasse et de la pêche et il avait déjà retenu les services du guide "Larme à l'Oeil".

Pierre ne semblait plus quoi penser. Les idées s'enchevêtraient dans son esprit et il ne comprenait plus l'attitude de Daisy qui, pourtant, avait été son amie et sa camarade de dix années. Il avait ouvert les yeux à la réalité quand, il y a une demi-heure à peine, il était monté à ses appartements, pendant qu'elle achevait sa toilette de mariée.

— Et tu aimes ce jeune garçon Durkin? lui avait demandé Pierre encore incrédule.

Daisy lui répondit que personne ne l'avait poussée à ce mariage, le fusil dans les reins; mais, elle donnait l'impression d'une jeune fille qui en a assez d'être seule.

UN COUP DE THÉATRE

Le maire de la place arriva enfin dans le grand salon, suivi d'une jolie Indienne portant un bébé dans ses bras. C'est alors que se produisit le coup de théâtre:

— Mesdames et Messieurs, dit-il tout énervé, je ne puis accorder de licence pour ce mariage car cette Indienne que voici affirme que Durkin l'a déjà épousée secrètement.

En dépit des protestations de Durkin, disant que c'était un coup monté, le maire persista dans son refus de permettre le mariage tant que la vérité ne se fera pas jour.

Seul Pierre, parmi les invités à la noce, gardait son flegme. Durkin, le voyant si calme, se tourna vers lui rouge de colère et lui dit:

— C'est toi le responsable de toute cette affaire. C'est un complot tramé contre moi.

Les invités n'eurent plus qu'à gagner le bar pour noyer leur désappointement. Daisy profita du moment qu'elle se trouvait seule avec Pierre pour l'accuser d'avoir voulu briser son bonheur. Mais, les protestations de Pierre étaient aussi sincères que son regret de voir le chagrin de la jeune fille. Mais, bientôt, elle retrouva son visage souriant, comme si elle se sentait soulagée d'un grand fardeau. Peut-être devait-elle des remerciements à celui qui se tenait devant lui, si calme et si confiant.

Pierre avait des démêlés avec la police montée du Nord-Ouest.

Daisy se rendit à la raison.

UN COUP DE REVOLVER

Clérou, qui n'avait pas cessé de boire depuis le matin, sortit en titubant du bar, suivi du jeune Val qui essayait de le persuader de s'arrêter et d'aller se reposer. Mais, le trappeur prit les conseils du jeune frère de Daisy comme des insultes. Il sortit son révolver et le pointa sur Val. Le jeune homme lui abaissa le bras, lui disant de serrer ça.

Clérou voulut se déprendre et, au cours de l'altercation, le coup partit. Dégrisé, Clérou fixa étrangement son révolver; l'arme glissa entre ses doigts et le trappeur s'effondra. Il était mort.

A ce moment, Durkin surgit, couvra Val de son révolver en lui criant:

— Tu l'as tué!

Le sergent Dugan agrippa le bras du jeune homme au même moment et l'emmena au poste de police.

Pierre et Daisy, qui avaient été témoins de la scène, tentèrent vainement de prouver que Val avait été injustement arrêté, qu'il s'agissait d'un pur accident, que le coup était parti alors que Clérou avait tourné le révolver contre lui, en se débattant.

Comment faire acquitter le jeune frère? Il faudrait pour cela retenir à gros prix les services d'un défenseur. Autrement son sort serait à la merci de Noah Glenkins, l'avocat de l'endroit, un alcoolique chronique qui n'avait jamais gagné un procès.

LA SOLUTION

C'est encore Pierre qui trouva une solution à ce dilemne. La veille du départ des Wellsby pour leur excursion de chasse et de pêche, Célia jouait au rummy avec son père et avait déjà gagné $210.

— S'il fallait que je joue avec lui au tarif qu'il aime, c'est deux mille dollars que j'aurais devant moi, dit la jeune fille à Pierre qui assistait à la partie de cartes.

Une pensée traversa l'esprit de Pierre et il s'empressa de la faire connaître à Daisy.

— Si M. Wellsby aime à jouer gros jeu, lui dit-il, nos ennuis ne dureront pas longtemps.

Or, voici son plan. Il prendrait la place de "Larme à l'Oeil", comme guide, pendant quelques jours. Et lorsqu'il reviendrait, il serait riche! Et, sans tricher!

IL JOUE GROS JEU

Avant de partir, Pierre obtint de Daisy tout l'argent dont elle disposait:

— Tu peux téléphoner tout de suite à un bon avocat et lui promettre de gros honoraires pour défendre Val. C'est tout comme si j'avais déjà l'argent voulu en mains! lui assura Pierre.

Hélas! Pierre ignorait que Wellsby était un tricheur de profession qui jouait au monsieur millionnaire.

A l'aide de lunettes aux verres grossissants, il pouvait voir les cartes marquées de son adversaire et Pierre, loin de gagner, perdit jusqu'au dernier dollar que lui avait confié Daisy.

Le cœur lourd et la tête basse, Pierre avoua sa guigne à la malheureuse jeune fille.

Ils durent se contenter des services de l'avocat ivrogne.

Le procès durait depuis deux jours et tout allait au désavantage de Val. Il ne restait plus à Pierre que de comploter l'évasion du jeune frère et de lui faire passer la frontière.

UN ACCIDENT

Détournant l'attention du geolier, pendant que Val changeait d'habit avec l'avocat ivrogne, qui était de complot, Pierre n'eut pas de misère à couvrir la sortie de prison du jeune garçon. Mais, quand la substitution sera découverte, il en sera fait de la liberté de Pierre, à moins qu'il disparaisse encore une fois dans les bois pour y chercher asile jusqu'à la fin de ses jours...

Il venait de faire ses adieux à Daisy, quand "Larme à l'Oeil", le guide à demi idiot, qui avait remplacé Pierre auprès de M. et Mlle Wellsby, arriva en courant pour lui apprendre que le canot avait chaviré, que le père s'était cassé une jambe et qu'ils avaient perdu toutes leurs provisions.

Pierre vit tout de suite le danger que couraient Wellsby et sa fille.

Il laissa au guide une note pour Daisy lui faisant dire de venir à leur rencontre avec son auto. Puis, il courut sauver celui qui, pourtant, lui avait volé tout son argent en trichant aux cartes.

Pierre expliqua l'accident à la jeune fille.

Arrivé sur les lieux, Pierre mit la jambe de Wellsby dans une éclisse et fit un brancard pour transporter l'homme jusqu'au vieux moulin abandonné où il avait donné rendez-vous à Daisy. Mais, la jeune fille n'était pas seule: Durkin et le sergent Dugan l'avaient suivie contre son gré et elle tentait vainement de détourner leur attention, pour ne pas éveiller leurs soupçons. Elle aurait réussi, si Durkin n'avait pas reconnu l'écharpe avec laquelle Pierre avait noué la jambe fracturée de Wellsby: c'était l'écharpe de Pierre.

Le Canadien courut se réfugier dans le vieux moulin; mais Durkin l'y avait suivi et il pointa sur lui son révolver, mais avant qu'il ait eu le temps de tirer, Pierre avait sauté dans le rapide. Durkin courut le long de la rive, sachant où le courant allait pousser le nageur.

Epuisé et écorché par les roches, Pierre se hissa sur la rive où Durkin l'attendait avec son révolver pointé sur sa poitrine. Pierre voulut lui sauter à la gorge; mais, à ce moment, un coup de feu partit. Durkin venait de se faire tuer.

Le sergent Dugan accourut:

— Ton affaire est claire, Pierre. C'est la potence pour toi!

Contrairement à Clérou, Durkin ne s'était pas tué accidentellement. Pierre, en sautant sur Durkin, avait saisi son révolver. Un coup était parti et il avait été trouvé le révolver à la main devant le corps inanimé de Durkin. Son innocence ne pourrait être prouvée.

Tout tournait contre Pierre au procès, quand le guide "Larme à l'Oil" confessa le crime. Mais, Pierre, se sachant condamné, ne voulut pas profiter de l'aveu du pauvre guide et n'eut pas de peine à démentir la version de l'idiot.

LA DIRECTION DE LA BALLE

Mais, il y avait un point obscur. Dugan avait juré que Pierre faisait face au sentier quand le coup de feu était parti. Or, la balle avait pénétré dans le dos de Durkin, du côté du bois et non du côté du rapide. Pierre ne pouvait donc pas avoir tiré Durkin dans le dos, puisqu'il lui faisait face!

Alors, qui donc avait tiré le coup mortel sur Durkin?

Célia Wellsby se leva alors:

— La preuve de circonstance nous inculpe tous, moi et Daisy.

Finalement, l'Inspecteur n'eut plus qu'un verdict à rendre: celui que Durkin avait été tué par une ou deux personnes inconnues...

En sortant du tribunal, Pierre dit à "Larme à l'Oeil" dans le conduit de l'oreille:

— Tu as bien visé, lui dit-il tout fier. Sans toi, c'est mon corps qui aurait glissé dans le rapide!

L'Inspecteur s'approchait de Pierre quand celui-ci prévint sa pensée:

— Je sais, dit-il, ce que vous allez me conseiller. Très bien, je pars, mais non sans emmener avec moi Daisy: elle l'a bien mérité. Et, puis, quand on part en voyage de noces, on ne reste pas toujours dans la même région. On aime mieux goûter son bonheur, loin des curieux!

L'Inspecteur félicita le brave Pierre et lui souhaita bon voyage.

À la croisée des chemins

GRAND ROMAN COMPLET

—Monsieur Le Duc, déclara le président du tribunal correctionnel, vous êtes accusé par le procureur de la République d'extorsion de fonds sous la menace de révélations, ce qui constitue un acte de chantage, donc un crime aux yeux de la loi. Vous êtes accusé d'avoir écrit à David Talbot lui réclamant le paiement d'une dette d'un million de francs.

(La scène se passe devant un tribunal parisien, avant la guerre.)

Assis à côté de sa charmante Lucienne, David regardait attentivement l'homme qui avait voulu le faire chanter. L'accusé, petit de taille, s'appelait Carlos Le Duc. Haut comme trois pommes, il fanfaronnait, prenait des airs de bravade et voulait en imposer avec son pince-nez. Mais ce gringalet avait plutôt l'air, devant le tribunal, d'une souris traquée. David ne l'avait jamais vu, sauf le soir où la gendarmerie l'avait pris sur le fait au moment où il touchait l'argent de son chantage, mais le papier-monnaie avait été marqué afin de le confondre.

Le défenseur de l'accusé se leva à son tour:

—Nous prouverons que cette lettre était tout simplement une requête pour paiement d'une somme réellement due et non de l'extorsion de fonds.

Le procureur se contenta de sourire à cette prétention:

—Est-ce que les gens ont l'habitude, de nos jours, de percevoir l'argent qui leur est dû en se le faisant jeter par-desus un mur, à la faveur de la nuit, dans un parc solitaire? Mes créanciers...

—Vos créanciers pourraient agir de même, retorqua l'avocat de la défense, s'ils vivaient sous un nom d'emprunt!

David Talbot sentait que cette remarque était pour lui, jeune diplomate riche et respecté et qui s'enorgueillissait d'avoir la plus jolie femme de Paris.

Pour comprendre ce que voulait dire l'avocat de Le Duc lorsqu'il avait parlé de gens à nom d'emprunt, il faut revenir à l'accident qui s'était produit en 1922, sur le chemin de fer Paris-Marseille. Avant cet accident, David Talbot ne se souvenait de rien, absolument rien. Il avait repris connaissance dans le bureau du célèbre médecin français, André Tessier. Il avait une blessure à la tête. Ses papiers l'avaient identifié comme étant David Talbot...

Etait-il possible qu'avant cela, bien des années avant, il ait pu être un autre homme et qu'il eut connu ce Le Duc?

Les journaux avaient tiré profit de ce curieux cas d'amnésie. De grosses manchettes parurent alors:

DIPLOMATE OU MAITRE-CHANTEUR? TALBOT ACCUSE DE PERSONNIFICATION!

Voici ce que raconta alors Le Duc:

—J'ai rencontré ce monsieur qui se dit David Talbot, en 1919. Mais ce nom n'était pas alors Talbot: il était connu sous le nom de Jean Pelletier. C'était un charmant jeune homme jusqu'au moment où il fit la connaissance d'une femme. Quel était son nom? Franchement, je l'ai oublié. Tout ce qu'il savait c'est que Pelletier l'avait rencontré dans Paris, quelque part... Peu de temps après, il perdit son emploi. Il s'acquit bientôt la peu enviable réputation d'un criminel. Il se livra au vol, à la fraude; mais il ne fut jamais pincé. C'est en 1922 qu'il vint à me devoir un million de francs. Il s'agissait d'une dette ordinaire.

Le témoin évita d'en donner la nature. Il ajouta simplement qu'il n'y avait rien de mystérieux, ni de louche dans cette transaction entre lui et Pelletier.

—Peu de temps après, continua-t-il, Pelletier disparut. Les années passèrent et je n'entendis plus parler de lui. Puis, un jour, il y a environ un mois de cela, je vis sa photo dans les journaux. C'était l'annonce de son mariage avec Lucienne de Courville.

Le Tout-Paris connaissait les de Courville, une des plus nobles familles de France. Et, il n'y avait pas de plus belle femme que Lucienne Talbot.

Le Duc poursuivit son témoignage:

—Je constatai alors que Jean Pelletier avait changé d'identité. Quel était son jeu? Je l'ignorais, mais je m'en souciais fort peu: je ne voulais pas briser son bonheur. Mais, je tenais tout de même à mon million. Je lui écrivis donc, réclamant mon argent. Tout ce que je reçus ce fut un coup de poignard dans le dos.

Talbot ne voulut pas croire un mot des prétentions de Le Duc. Les insinuations de ce maître-chanteur le laissaient froid. Il désirait simplement se disculper de ses accusations. C'est pourquoi il

David Talbot adorait sa femme.

l'avait poursuivi, l'accusant de chantage et d'extorsion de fonds sous le couvert de révélations sensationnelles dont il niait le premier mot. D'abord, il n'était pas ce Jean Pelletier que prétendait connaître Le Duc. Mais, ce qu'il n'avouait pas; c'est qu'il ne se souvenait de rien de ce qui s'était produit dans son existence avant cet accident de chemin de fer sur le rapide Paris-Marseille, accident qui lui avait laissé une cicatrice à la tête. Et, pourtant, il y avait un coin noir dans sa mémoire. Qui était-il donc avant cet accident?

LE TEMOIGNAGE DU MEDECIN

Le second jour du procès, il y avait tellement de monde devant le Palais de justice que la police dut faire le cordon pour retenir la foule.

Le premier témoin appelé fut le Dr André Tessier, l'éminent spécialiste des maladies du cerveau qui avait soigné David Talbot lors de son accident de chemin de fer.

—J'ai rencontré pour la première fois Monsieur Talbot quand il me fut amené à mon hôpital, le lendemain de l'accident, à Avignon. Il était encore dans le coma. Il avait reçu une très grave blessure au cerveau.

—Vous êtes un psychiâtre? demanda le défenseur de Le Duc.

—Je suis médecin et chirurgien, Monsieur, me spécialisant dans les maladies mentales et les désordres nerveux. M. Talbot était un homme vigoureux; il surmonta la mort. Le fait est qu'il prit du mieux au bout de quelques jours. Il avait repris connaissance, mais il souffrait d'un cas d'amnésie ou perte de la mémoire sur ce qu'il était avant l'accident. Il ignorait tout de sa vie passée.

Talbot pâlit.

—Alors, comment saviez-vous qu'il s'agissait de David Talbot? demanda l'avocat de la défense.

—Il a été identifié comme tel par le capitaine du navire qui l'avait ramené de la Martinique, le capitaine Durand.

—Le Capitaine Durand périt dans le naufrage de son navire au large de l'Ile de Madagascar en 1923, constata l'avocat de la défense. C'est le seul homme qui a identifié David Talbot... et ce témoin est mort! Il n'est plus là pour confirmer son assertion! Continuez tout de même, Docteur.

—Monsieur Talbot fut bientôt en parfaite santé. Il était un homme normal sous tous les rapports, sauf sur celui de la mémoire. Il ne pouvait se rappeler ce qu'il avait fait dans la vie avant l'accident. Mais, de là à prétendre que Talbot est un criminel, un voleur, un fraudeur, il y a une marge!

La Défense appela son propre psychiâtre qui prétendit que l'amnésie de Talbot pouvait bien être non réelle, mais simulée.

Le Dr Tessier refuta cette prétention; mais, dans l'auditoire, on se disait que si Talbot cachait sciemment sa véritable identité,

Lucienne lui jura sa confiance inébranlable.

c'est que le jeune diplomate devait avoir de bonnes raisons pour cela. Le doute ne pouvait donc que persister et être au désavantage de Talbot.

David, quand vint son tour de témoigner, essayait vainement de répéter ce nom-là de Jean Pelletier. Qui pouvait bien être ce type? Est-ce que, par hasard, il aurait pu être le même homme?

—Combien de temps avez-vous passé à Marseille avant de prendre le rapide?

—Deux jours, répondit Talbot.

—Comment le savez-vous, puisque vous vous rappelez rien avant l'accident?

—C'est ce qu'on m'a dit.

—Si le témoin ne peut se souvenir de rien avant l'accident, alors son témoignage ne vaut absolument rien, fit remarquer l'avocat de la défense. Or, nous prouverons que Jean Pelletier était aussi dans le même train et que c'est David Talbot qui a été tué et que le blessé à la tête qui fut conduit auprès du Dr Tessier à Avignon n'est pas David Talbot, mais Jean Pelletier!

Cette déclaration fit sensation dans l'audience. La foule se mit à murmurer et à s'agiter. Le Président du tribunal dut rétablir le silence.

—Monsieur Talbot, demanda ensuite le Président. Avez-vous fait des démarches pour retracer votre origine?

—J'ai fait tous les efforts humainement possibles, répondit David. Le fait que j'étais à bord du navire du Capitaine Durand a été établi. Il est aussi prouvé que j'ai pris le bateau à Saint-Pierre de la Martinique et que je suis retourné dans cette île, il y a trois ans. Le Dr Tessier croyait que le fait de revoir les mêmes lieux me ferait recouvrer la mémoire. Mais, je ne me suis souvenu de rien. Il n'y avait personne qui pouvait affirmer m'avoir déjà vu auparavant. Le nom de Talbot était absolument inconnu des habitants de l'île.

Tout ce qu'il se rappelait c'était ce qu'il avait fait depuis l'accident. Son mariage avec Mlle Lucienne de Courville; les hautes fonctions qu'il occupait. Pendant cinq ans, il avait été chargé des fonds de l'Etat pour recueillir des informations des agents français à l'étranger et aux colonies.

—Un homme à qui l'Etat confie cinq millions de francs ne peut être un voleur, fit remarquer le Procureur de la République.

—Un mot, Monsieur Talbot, posa l'avocat de la défense. Est-ce vous qui décidez du montant à payer et à qui l'argent doit être remis?

—Oui.

—Et, si je comprends bien, vu la nature des paiements, les transactions sont extrêmement confidentielles? Aucun reçu n'est exigé et tout se passe de main à main?

—Evidemment.

—Toutefois, ce n'est pas une raison pour admettre que le simple fait d'occuper un poste de confiance est une preuve de son intégrité!

David sursauta et s'adressant au président du tribunal, il protesta en disant:

—J'ai été sommé de comparaître ici comme témoin de l'Etat et j'exige que ce procès reste dans les limites de l'accusation en cause ou alors qu'on m'accuse sur le champ de personnifier frauduleusement une autre personne.

LUCIENNE EST INTERROGEE

Mme Talbot fut ensuite appelée comme témoin. Son témoignage fut de courte durée. Elle raconta qu'elle avait rencontré son mari, il y a trois ans, à la demeure de Monsieur Deval, ministre des Affaires étrangères. Elle n'ignorait pas que M. Talbot souffrait alors d'amnésie: tout le monde le savait, mais jamais elle ne douta de sa véritable identité.

—Pourquoi en douterais-je, répondit-elle à une question de l'avocat de la défense. C'est mon mari et je suis fière de porter son nom!

—Mais, avez-vous actuellement une preuve évidente que votre mari est bien David Talbot? Et je veux avoir un meilleur motif de votre confiance que la foi d'une femme amoureuse de son mari!

—En connaissez-vous une meilleure, Monsieur? rétorqua Lucienne Talbot sur un ton provocateur.

L'avocat resta bouche bée et fit signe à la jeune femme de reprendre son siège.

—Ai-je bien répondu? demanda-t-elle à son mari en revenant auprès de lui.

—Tu as été épatante, lui répondit-il ravi.

Elle perçut dans son regard tout le brûlant amour qu'il avait pour elle.

UN COUP DE THEATRE

La défense appela ensuite comme témoin une Madame Michèle Allaine.

David la regarda attentivement. Elle était richement, sinon ostensiblement habillée. Elle répondit aux questions que l'avocat lui posait d'une voix basse et enrouée.

—Oui, dit-elle, je suis chanteuse au Club de la Sirène.

Elle en donnait d'ailleurs l'impression. On semblait la voir chantant ses couplets d'amour, à côté du grand piano de concert, sa chevelure d'or auréolée par un jet de lumière pointant sur elle, dans l'obscurité de la salle, et des hommes la dévisageant tout entière.

Elle admit avoir déjà connu Jean Pelletier . Elle l'avait rencontré aux courses de Longchamp. Ils avaient été fiancés. Elle l'avait follement aimé. Elle l'avait vu pour la dernière fois le 27 mars 1922, à la gare de Marseille où il prenait le rapide pour Paris.

—Et vous ne l'avez jamais revu depuis? demanda l'avocat de la défense.

—Jamais!

—Reconnaissez-vous cet homme? demanda alors triomphant l'avocat.

Elle nia, mais il y avait une certaine indécision dans sa réponse.

David se leva pour protester encore une fois contre les insinuations de la défense. Il s'approcha de la barre pour que la femme le vit de plus près et il la fixa dans le blanc des yeux.

—Chéri, soupira alors Madame Allaine. Puis, elle ne put soutenir davantage la fixité de son regard.

—Eloignez-le, s'écria-t-elle exaspérée. Je ne puis supporter sa vue.

—Alors, c'est bien Jean Pelletier? insinua l'avocat.

—Oui, répondit la femme dans un soupir en étreignant ses mains.

LA MAIN GAUCHE

Ce fut un coup de théâtre dans l'audience.

David était persuadé qu'il n'avait jamais vu cette femme avant ce jour. Mais l'avocat ne se tint pas pour battu:

—Est-ce que Jean Pelletier n'avait pas une marque de naissance ou une cicatrice qui vous permettrait de le reconnaître, même si son visage a changé aujourd'hui?

—Oui, répondit alors la femme. Il écrivait de la main gauche sur laquelle on voyait une large balafre.

—Monsieur Talbot, demanda alors le Président du tribunal, de quelle main écrivez-vous?

David Talbot leva sa main gauche sur laquelle une cicatrice apparaissait très clairement.

Mais, le Dr André Tessier se leva alors pour expliquer:

—Lorsque M. Talbot me fut amené à l'hôpital, sa main droite avait été broyée dans l'accident de chemin de fer. Pendant des années, il ne put s'en servir. C'est moi qui lui ai appris à écrire de la main gauche.

UN MARCHAND DE VINS

On était à ce moment de la séance quand un agent de la paix fit remettre par un huissier un bout de papier au Président du tribunal.

C'est ainsi qu'un nommé Henri Sarrou, qu'on n'attendait pas, vint apporter des faits nouveaux qui hâtèrent le procès et sans lesquels celui-ci aurait traîné en longueur.

Sarrou avait écrit au juge qu'il avait des renseignements d'une importance vitale et une preuve documentaire de la plus haute importance.

Voici donc ce que raconta Sarrou qui se disait marchand de vins:

—Je suis arrivé d'Afrique, dit-il, depuis quelques semaines. En lisant les journaux, je vis qu'il était question de Jean Pelletier. Immédiatement, j'ai cru de mon devoir de venir devant le tribunal raconter ce que je sais.

Les spectateurs dans la salle d'audience tendirent le cou et dressèrent l'oreille dans le silence le plus pathétique. On aurait entendu voler une mouche.

—Il y a quatre ans, continua donc Sarrou, je tombai malade et fut conduit dans un hôpital de Sidi-Bel-Abbas. J'avais comme voisin de lit un pauvre diable qui se mourait de la fièvre. Je plaignais le malheureux et, pris de compassion pour lui, je me mis à causer avec lui. Il me raconta l'histoire de sa vie, une histoire pathétique, quoique bien banale. Toujours la même chose:

Une scène du film "Crossroads".

de mauvais amis, une femme aux moeurs légères, la débâcle, puis le ruisseau d'ordures où vont s'affaler tous les déchets de l'humanité misérable ou sordide.

—Deux jours plus tard, le pauvre type expirait . . .

IDENTITE RECONNUE

—Mais, vous avez parlé de documents, fit le Président du tribunal.

—En effet, Monsieur le juge. Sarrou tira de sa poche quelques papiers, parmi lesquels une carte d'identité. Voici les papiers que le pauvre diable, mon voisin d'hôpital me remit avant de mourir. Vous y lirez son nom!

Le juge prit les papiers et il donna tout haut le nom qui se trouvait sur la carte d'identité:

—Jean Pelletier!

—Ah! fit l'audience d'une seule voix et ce cri d'étonnement fut le dénouement inattendu de ce procès. Puis, les gens se mirent à applaudir en dépit des protestations des huissiers d'audience.

L'OBSESSION CONTINUE

—Enfin, se dit David, le cauchemar de ce procès est fini. Je vais avoir enfin la paix.

Il croyait que les jours de doute et d'angoisse sur sa réelle identité étaient passés et qu'il ne serait plus question de son troublant passé.

Il se trompait.

Le Duc avait été condamné à un an de prison et David avait regagné sa demeure avec Lucienne.

Ils donnaient un grand dîner en l'honneur de S. E. l'Ambassadeur du Brésil quand David se rendit compte que son cauchemar n'était pas fini et que l'obsession qui l'avait tenaillé au sujet de son passé nébuleux allait continuer.

L'Ambassadeur et Lucienne dansaient ensemble, après le dîner:

Te amo, querida! soupira l'ambassadeur brésilien à la belle Lucienne.

—Je vous remercie, cher ami, répondit-elle, mais qu'est-ce que cela veut dire?

—Que vous êtes ravissante, que vous me donnez le vertige et que je vous adore. Enfin, dit-il en riant, c'est une traduction assez large!

—Pas si vilaine que ça, soupira Lucienne qui avait l'air de succomber pas mal vite aux charmes du sud-américain.

Le valet vint avertir M. Talbot qu'un étranger désirait lui parler. David vit Henri Sarrou, l'Africain, sur le seuil:

—Je vois que vous avez des invités, s'excusa-t-il. Aussi, pardonnez-moi si je choisis le mauvais moment pour vous parler.

—Au moins, fit David poliment, vous prendrez bien un verre avec nous?

Sarrou ne semblait attacher aucune importance au témoignage qu'il avait rendu et qui avait sauvé Talbot. Il considérait cela comme un devoir d'honneur. Mais, il buvait lentement son verre et ne paraissait pas pressé de partir.

D'autres invités arrivaient. Lucienne s'excusa pour aller les recevoir.

—Allez-vous rester à Paris ou retournez-vous bientôt en Afrique? demanda alors David, seul avec l'homme.

Sarrou ne répondit pas directement à sa question. Il gardait toujours son sourire suave, comme il tendait la main pour dire aurevoir à son hôte; mais sa poignée de main fut ferme:

—J'admire votre sang-froid, dit-il enfin à David. Je ne vous croyais pas si fourbe, homme à deux faces. Aurevoir, Jean!

David fixa l'homme qui se retirait. Il fit un geste pour le retenir, mais l'étranger était disparu:

—Jean? Pourquoi m'a-t-il appelé Jean, alors qu'au procès il avait juré avoir assisté aux derniers moments de Jean Pelletier dans un hôpital marocain.

LA VISITE DE SARROU

Toujours perplexe, David retourna à ses invités. Lucienne se montrait charmante pour tout le monde. Elle allait des uns aux autres, souriante et jolie comme toujours.

Lorsque, vers la fin de la soirée, elle demanda à son mari de faire quelques pas de danse avec elle, David comprit qu'elle avait quelque chose à lui confier.

—David, je viens de causer avec Deval. Il a été en conférence avec le président du Conseil des ministres tout l'après-midi . . . à ton sujet et ça m'a tout l'air que tu vas être nommé ambassadeur au Brésil. N'est-ce pas que c'est merveilleux?

C'est ce à quoi David avait rêvé depuis plusieurs années.

Mais, alors, deux incidents survinrent. D'abord, un attaché de l'ambassade chinoise vint prier sa femme à danser et un domestique vint lui dire à l'oreille que quelqu'un désirait lui parler tout de suite dans la bibliothèque.

David aperçut de nouveau Sarrou en pénétrant dans sa bibliothèque. Il s'empressa de fermer la porte derrière lui:

—Que voulez-vous? demanda froidement David.

—Je veux un million de francs! lui répondit aussi raide Sarrou en allumant une cigarette en se mettant à l'aise.

—Et pourquoi vous donnerais-je un million?

—Parce qu'un homme avec un passé aussi troublant que le vôtre n'aimerait peut-être pas qu'on en parle, n'est-ce pas?

—Sortez de ma maison, s'écria David au comble de la colère.

Sarrou changea d'attitude. De nonchalant, il se fit brusque et alla droit au but:

—Un instant, je vous prie. Moi aussi, j'ai une histoire à raconter. Vous vous rappelez que l'avocat de la défense vous a demandé où vous étiez le soir du 27 mars 1922? Qu'auriez-vous répondu s'il vous avait demandé où vous étiez le matin de ce jour-là?

—Cela me serait bien difficile à dire, puisque alors je n'avais pas de mémoire.

—Evidemment, fit Sarrou en souriant cyniquement. Vous aviez perdu la mémoire, n'est-ce pas? Mais moi, je sais où j'étais ce matin-là! J'étais à Marseille avec mon ami Jean Pelletier et je me souvins très bien du vieux monsieur qui sortait de la banque portant une valise. Le monsieur sauta dans un taxi, mais au même moment deux individus montaient avec lui.

David se demanda alors pourquoi il ne jetait pas à la porte ce vil escroc qui voulait le faire chanter? Et pourtant, il restait cloué sur place: il voulait entendre la fin de ce récit.

LE CHAUFFEUR DE TAXI

—Le vieux monsieur voulut résister aux apaches continua Sarrou. Il se débattit comme un beau diable. Un coup de feu partit. Le vieux monsieur était mort, il était bien mort. La foule se ramassa; mais les deux individus eurent le temps de fuir, emportant la valise qui contenait deux millions de francs! Le chauffeur de taxi — un Russe blanc, qui n'avait pas alors changé son nom en celui de . . . Le Duc! sut demeurer muet comme une carpe quand il fut interrogé. Il n'avait rien vu et il ne savait rien . . .

—Avez-vous fini? demanda David exaspéré.

—Ah! non, je n'ai pas fini, répondit Sarrou qui se sentait le plus fort maintenant et devinait le trouble qui animait l'esprit de Talbot. Vous voulez peut-être savoir comment je sais cela? Où étais-je à ce moment? Eh! bien, un des voleurs était moi-même et l'autre — celui qui a tiré sur le vieux commissionnaire — c'était VOUS!

NUIT D'INSOMNIE

Sarrou sortit en priant Talbot de réfléchir à ce qu'il venait de lui apprendre et qu'il reviendrait réclamer son million.

Ce fut pour David une nuit terrifiante. Quand enfin il croyait succomber à la fatigue, des formes semblaient s'agiter au-dessus de sa tête. Au plafond courait une foule en démence. Il voyait deux bandits sauter sur un vieux monsieur en taxi. Un coup de révolver résonnait dans ses oreilles et sans cesse il percevait ce cri venant du fond de son cerveau affolé: Jean Pelletier, qu'as-tu fait? Jean, donne-moi mon million! Il se réveillait en sursaut, ouvrait de grands yeux et il essayait de se souvenir . . . mais, il ne se souvenait de rien. C'était comme un bandeau noir devant ses yeux.

Et pourtant, il semblait qu'il y avait du vrai dans ce que lui avait dit Sarrou: Ce Pelletier avait pris le rapide de Paris à Marseille, en route pour la Hollande afin de convertir les deux millions en monnaie étrangère. Ses complices devaient le rejoindre à Rotterdam. Mais, Pelletier s'était évanoui avec la part qui revenait aux autres.

—Le moment est venu, lui avait jeté Sarrou à la face, le moment est venu pour Le Duc et pour moi d'avoir notre part!

David avait téléphoné, le lendemain matin, au préfet de police mais, quand l'instant fut venu de dénoncer Sarrou comme maître-chanteur il ne put articuler d'accusation et, prétextant un malaise subit, il ferma la communication.

VISITE A SON BUREAU

David, les nerfs surexcités, se rendit tout de même à son bureau. Deval, son supérieur, lui fit des reproches sur son ton sec. Sa secrétaire vint lui annoncer la visite d'une dame:

—Jean, mon chéri, me pardonneras-tu jamais?

C'était Madame Allaine, celle qui avait prétendu au procès être sa fiancée et qui, elle aussi, comme Sarrou, le considérait toujours comme son Jean et non comme David Talbot.

—Vous pardonnez? Pourquoi? demanda David.

—A cause de mon attitude au procès. J'aurais pu te faire un tort irréparable. Mais, maintenant que tu as la fortune, les honneurs et la plus belle femme de Paris, je comprends pourquoi tu ne tiens plus à te rappeler le passé. Mais, moi je n'ai pas les mêmes raisons d'oublier . . .

—Madame, demanda enfin David, la regardant comme une parfaite étrangère. Que désirez-vous au juste?

—Je ne désire rien, Jean. Je suis simplement venue te mettre en garde contre Sarrou. Tu sais qui il est: il n'a pas changé. Il veut te ruiner. Eloigne-le de ton chemin; mais, ne le paye pas, car il te saignera à blanc.

David, que la nuit avait mis sur les nerfs, ne se contint pas davantage. Il se leva comme un ressort et fit signe à la femme de sortir en lui criant:

—Si jamais, vous ou Sarrou venez me déranger encore, même par un seul coup de téléphone. Je vous fais coffrer tous les deux par la police!

—Que dis-tu? fit Madame Allaine au comble de la surprise.

—Sortez! dit-il sèchement.

—Très bien, répondit-elle soumise. Je m'en vais et je ne te reverrai plus. Quand je te croiserai dans la rue, je ne te sourirai même pas. Mais, du moins, ici, nous sommes seuls: tu peux bien me parler sur un autre ton. Sarrou avait bien raison quand il me disait combien tu avais changé. Je le constate parfaitement bien.

Comme David s'était levé et ne soufflait plus un mot, elle prit son silence pour de l'arrogance et se fâcha à son tour:

—Si c'est comme cela que tu l'entends, tu vas avoir de mes nouvelles. Et, avant que Sarrou en ait fini avec toi, tu souhaiteras d'être mort. Je vais l'aider dans cette besogne. Et maintenant, Jean, au revoir . . . et à bientôt!

Puis, avant de se retirer, elle arracha le médaillon qui pendait à une chaînette autour de son cou. Elle pressa sur le fermoir et l'ouvrant, le lui mit sur le nez:

—Regarde! fit-elle simplement.

Il se pencha et vit, quoique vieille et ternie, sa propre photo de lui avec elle, la tenant par la taille et leur tête toute proche l'une de l'autre et il y avait d'écrit:

"Je t'aime, Jean", au bas de la photo!

L'écriture ressemblait fort à la sienne.

LA PENSEE DE LUCIENNE

Ce fut une journée aussi angoissante que la nuit blanche qu'il venait de passer. Il avait hâte de retourner à sa maison, à Lucienne, comme un homme altéré soupire après la fontaine, dans le désert brûlant.

A l'heure du thé, il n'y tint plus et regagna sa demeure. Il avait, auprès de Lucienne, cru retrouver la paix et la sécurité et la belle assurance dont il était si fier. Il se trompait encore.

Le domestique venait d'apporter le thé quand une visite inattendue se fit annoncer par le valet de pied:

—Madame Allaine désire voir Madame, fit le valet.

La femme s'excusa de sa visite et expliqua qu'elle avait bien pu commettre une méprise en identifiant son mari comme un de ses anciens amis, Jean Pelletier: il y a tant de gens qui ont des ressemblances frappantes!

Lucienne se montra charmante comme à l'ordinaire:

—Il est très aimable à vous, lui dit-elle, de venir vous expliquer.

Madame Allaine ne resta pas longtemps:

—Je me sauve, dit-elle. J'espère que nous nous rencontrerons de nouveau. Je suis au Club de la Sirène.

En se levant, elle fit comme si son médaillon venait de s'ouvrir. Lucienne, qui était tout près de Madame Allaine, demanda:

—Puis-je regarder? fit-elle, curieuse comme toutes les femmes.

Les yeux bleus de Madame Allaine se firent moqueurs. Elle savait qu'elle venait de jeter le trouble dans l'âme de Lucienne.

Mais, celle-ci ne parut aucunement bouleversée. Elle fit comme si rien n'était survenu.

Le verre de cognac que David venait de se servir tremblait entre ses doigts et il avait le regard inquiet.

—C'est curieux, dit-il, qu'elle vienne ici s'expliquer. Ne penses-tu pas comme moi?

—Je ne sais pas, répondit Lucienne qui embrassa son mari sur la tempe pour détourner la conversation:

—Avez-vous eu votre petite crise ministérielle comme d'habitude, mon chéri?

David demeura silencieux et songeur.

Ne voulant pas le tracasser, Lucienne se leva, disant qu'elle allait s'habiller pour le dîner.

LE VIEUX JOURNAL

—Oui, se disait en lui-même David, elle va se mettre belle pour moi, comme tous les soirs, et je suis peut-être un assassin. Trois témoins l'ont juré et pourtant je ne me souviens pas de ce que j'ai bien pu être avant cet accident de chemin de fer.

Le dîner terminé, Lucienne se mit au piano.

David se tenait debout, buvant à petits coups sa demi-tasse, tout en regardant au dehors par la grande fenêtre française. Un réverbère éclairait faiblement la rue calme, quand tout à coup un taxi s'arrêta devant sa maison. De l'intérieur de la voiture, il vit un bras tendre une lettre au chauffeur qui vint sonner à sa porte.

—Excuse-moi un instant, chérie, fit alors David en se dirigeant vers le vestibule. Le valet, qui avait répondu au coup de sonnette,

Henri Sarrou le menaça de son révolver.

remit à M. Talbot une enveloppe que David s'empressa d'ouvrir. Il n'y avait dedans qu'une coupure de journal, un journal de Marseille portant la date du 27 mars 1922. La date était entourée d'un cercle tracé au crayon de mine et une flèche pointait vers un titre qui se lisait comme suit:

DEUX APACHES TUENT UN COMMISSIONNAIRE
ET SE SAUVENT AVEC DEUX MILLIONS.

Epinglée à la feuille de journal était une note dactylographiée sur un bout de papier blanc:

"Soyez au Club de la Sirène ce soir à 10 heures."

David prétexta un rendez-vous urgent à son bureau et, à dix heures, il était au rendez-vous.

AU CLUB DE LA SIRENE

"La Sirène" était une de ces boîtes de nuit comme on en voyait tant à Montmartre avant la guerre.

A son entrée dans la salle, Madame Allaine chantait son numéro.

Le maître d'hôtel s'avançait:

—Je vais attendre ici un moment, répondit David.

Quand Madame Allaine eut terminé sa chanson, elle gagna le fond de la salle où David l'attendait. Avec un sourire, elle lui fit signe de la suivre et le conduisit à sa loge, à quelques marches au-dessus du café.

—Monsieur a-t-il une table réservée?

—Alors, fit-elle, que comptes-tu faire?

—Où puis-je retrouver Sarrou?

—Je lui remettrai bien tous les messages que tu voudras lui transmettre.

David sortit de sa poche une plume et un carnet de chèques:

—Tout me dit que je ne devrais pas faire cela, mais allons-y. Peut-être qu'un chèque de 20,000 francs pourrait l'impressionner.

—Non, mon chéri, pas ça. Tu parles de piquette et Sarrou veut du champagne!

—Je sais où veut en venir Sarrou. Il veut m'extorquer un million en me faisant accroire qu'il a la preuve que je suis Jean Pelletier. Or, je ne crois pas un mot de son roman.

Un moment de silence lourd se fit entre les deux, puis la femme parla:

—Pendant treize ans, lui dit-elle, tu as vécu une existence mensongère. Tu as trompé ta femme, tes amis, même ton pays. Tu sais bien pourtant qu'un jour on se reverrait. Crois-tu vraiment que tu pouvais me tromper, moi?

—Je croyais qu'une somme raisonnable d'argent serait préférable à la prison pour Sarrou . . . et pour vous. Je vois que je me suis trompé.

Il voulut se lever.

—Tu oublies une chose, Jean. C'est Sarrou qui t'a sauvé de ce chantage par son témoignage. Il a prétendu avoir assisté aux derniers moments de Jean Pelletier. Il peut bien revenir contre toi aujourd'hui et ça n'aiderait pas ta cause si la justice apprenait que tu laisses ta mère dans la pire pauvreté.

SA MERE!

—Je n'ai pas de mère, répondit David en gagnant la porte.

—Non? Et bien, va donc faire un tour au no 19, rue Blancheau et tu verras son fantôme!

Le soir même, David Talbot s'empressa de se rendre au no 19, rue Blancheau, une petite rue sombre de Paris, dans l'arrondissement le plus pauvre. Dans cette rue sale et mal éclairée, rien que des taudis et des bouges.

Une faible ampoule éclairait un couloir sombre. Il s'engagea dans un escalier aux marches qui craquaient sous ses pas. Les murs suintaient l'humidité et une odeur de graisse rance et de poussière de charbon y restait imprégnée. Avait-il déjà pu vivre dans un tel milieu?

Sa mère? Se pouvait-il que sa mère vécut encore? Il la croyait morte; pourtant, il ne se rappelait pas avoir assisté à son enterrement.

Arrivé devant la porte du logis qu'il cherchait, il frappa trois coups. Rien. Il cogna de nouveau et la porte s'ouvrit de quelques pouces. Dans l'ouverture, il aperçut un visage, un visage de vieille femme, mais qui avait dû être belle dans sa jeunesse.

—Que désirez-vous, Monsieur? demanda-t-elle alors.

Si vous êtes un journaliste, je ne veux pas vous voir. Je ne sais rien, rien de rien. Je ne suis qu'une pauvre vieille. Je ne reçois pas de visiteurs, à cette heure-ci. Il est trop tard.

—Mais, Madame, dit en suppliant David. Je suis dans une angoisse terrible. Je vous en supplie, Madame, venez à mon aide! Laissez-moi entrer seulement un moment.

Elle hésita de nouveau, avant d'ouvrir enfin la porte toute grande. Elle s'effaça pour le laisser passer.

Le petit logement était pauvre, mais reluisant de propreté. Madame désigna au visiteur un sofa recouvert de crin et elle s'asseya elle-même dans une berceuse.

David lui sourit et lui dit:

—J'ai une question à vous poser que vous trouverez peut-être bien étrange. Me connaissez-vous?

—Oui, dit-elle enfin. Par votre photo qui a paru dans les journaux lors de votre procès. J'ai été bien soulagée quand j'ai appris qu'il était fini.

—Pourquoi? demanda David.

—Une mère est toujours inquiète.

—Alors, Madame Pelletier, vous avez un fils?

—Oui . . . j'avais un fils.

Pour la première fois, elle esquissa un sourire, un tendre sourire de mère. Quand il était petit, il était si gai, mon fils. Mais, les enfants grandissent trop vite . . .

—Alors, vous pouvez me dire s'il y a beaucoup de ressemblance entre moi et votre fils?

—Oui, une certaine ressemblance. Mais, pour une mère . . .

Elle s'arrêta. Elle n'osa pas poursuivre sa pensée. Savait-elle quelque chose. Se pouvait-il qu'il soit réellement son fils?

Toutes ces questions assiégeaient le cerveau de David et il ne pouvait y répondre.

"MON FILS EST MORT" !

La vieille femme semblait plongée dans ses pensées.

Un silence gênant régnait entre l'inconnue et lui, si étranger, et pourtant . . .

Enfin, elle parla et David se sentit délivré:

—J'ai eu un fils, dit-elle, mais il est mort. Tout le monde sait bien qu'il est mort. Pourquoi ne laisse-t-on pas les morts tranquilles? Mais, tout ce que je désire aujourd'hui, c'est la solitude et la paix.

—Pardonnez-moi, fit enfin David en se levant.

Elle le conduisit jusqu'au seuil et le regarda encore de la tête aux pieds. Elle vit alors qu'il n'avait pas de caoutchoucs:

—Il fait mauvais dehors, lui dit-elle. Par un temps aussi maussade vous devriez faire attention aux rhumes.

Cette attention maternelle l'émut presque aux larmes. D'une main fébrile, il sortit tous les billets qu'il y avait dans son porte-monnaie et les jeta sur la table.

—Non, non! Je vous en prie, dit la vieille en protestant.

Mais, David n'écoutait pas ses protestations et il sortit en toute hâte.

Madame Pelletier saisit sa main comme il tenait la poignée de la porte et y posa ses lèvres. Des larmes de joie coulaient de ses yeux.

Et la porte se referma.

Il regagna à pied sa demeure, en passant par le Pont Neuf. Sur le pont, l'idée du suicide le hanta un moment. Il percevait, comme dans un cauchemar, un bruit d'orgue de Barbarie.

David ne voyait pas le musicien des rues, mais il lui cria d'arrêter sa manivelle et de s'en aller.

—Je m'en irai, si vous me donnez quelque chose.

David fouilla dans son gousset et ce simple geste le ramena à la réalité. Il avait eu un moment de vertige. Avait-il rêvé debout? Et, où était donc le joueur d'orgue? Il hâta le pas et fut bientôt chez lui.

—C'est toi, David? lui cria Lucienne de sa chambre.

Il ouvrit la porte et s'efforça de sourire:

—Comment, tu n'es pas encore endormie à cette heure?

Elle lui rendit son sourire. Il s'assit au pied du lit. Il aperçut alors le bottin du téléphone ouvert à la page où était indiqué son ministère. Il comprit qu'elle avait dû lui téléphoner.

—Les gens du ministère doivent être fatigués de leur longue veillée de travail, dit-elle enfin avec une pointe d'ironie.

—Le fait est que je ne suis pas allé au Ministère, admit alors David. J'ai rencontré Potel. Il m'a raconté qu'il revenait d'Argentine et nous avons passé la soirée au club.

—Je t'aime tellement, David, lui dit Lucienne sur le point de pleurer. Ne m'abandonne plus comme ça!

AU RESTAURANT

Le dernier endroit où David pensait ne jamais devoir rencontrer Sarrou c'est bien au Restaurant Durand, un des endroits les plus sélects de Paris. Il était à table avec Deval, son chef du ministère, quand Sarrou passa soudain à côté de lui:

—Comment allez-vous, cher monsieur? fit Sarrou avec son plus suave sourire.

David resta figé un moment, mais il se ressaisit assez vite pour ne rien faire paraître de son émotion et il présenta Sarrou à son chef.

Sarrou prétexta un motif important pour dire un mot en particulier à David. Celui-ci pria Deval de l'excuser et une fois seul avec Sarrou, David demanda à celui-ci pourquoi il venait le relancer jusqu'au restaurant.

Sarrou demanda à Talbot quelle idée lui avait pris de lui envoyer le Dr André Tessier.

—Je n'ai jamais dit au Dr Tessier d'aller vous voir, protesta énergiquement David.

—Peut-être avez-vous alors perdu complètement la mémoire. Mais, n'oubliez pas une chose, c'est que vous me devez un million et que je verrai à les avoir un jour!

Sarrou sortit sur cette menace et Talbot se hâta d'aller voir le Dr Tessier pour lui demander des explications au sujet de cette visite à Sarrou dont il n'avait jamais entendu parler.

—En effet, admit le Dr Tessier. Je suis allé voir votre homme afin d'avoir quelques renseignements sur la maladie de ce Jean Pelletier.

—Je voudrais bien vous croire, Docteur, fit David, mais vous êtes allé voir Sarrou parce que vous aviez peur . . . à cause de moi, parce que vous croyez que je suis Jean Pelletier, n'est-ce pas?

Le Dr Tessier lui toucha amicalement l'épaule:

—Mon cher ami, j'étais au chevet de votre lit, à l'hôpital d'Avignon quand vous avez rouvert les yeux et repris connaissance après ce terrible accident de chemin de fer. Un autre homme, alors, est né en vous, ce jour-là. Vous avez été bon, honnête et loyal. Pour moi, vous possédez, non pas un nom, mais toutes ces belles qualités.

—Vous ne répondez pas à ma question, docteur?

—Vous le dites bien: je ne suis qu'un médecin. Je ne puis pas vous dire ce que je ne connais pas. Vous voyez ces livres? Jung, Charcot, Freud — pour moi, la somme des connaissances, non seulement médicales, mais humaines, en ceci qu'ils touchent aussi à l'âme et au cerveau de l'homme. Et, pourtant, dans un cas comme le vôtre, ils ne peuvent rien me dire parce que votre cas est inexplicable. Vous n'êtes pas deux hommes en un seul; mais, je sens que vous n'êtes plus le même homme, si vous avez déjà été ce que l'on prétend, du moins ceux qui prétendent vous avoir connu avant cet accident. "Ce qu'un homme pense dans son coeur, tel il est" a dit le grand roi Salomon.

Le roi Salomon avait 200 femmes; moi, je n'en ai qu'une.

Puis, le regardant bien dans les yeux, il lui demanda:

—Vous vous souvenez de Georges Briand?

—Georges Briand?

Le médecin ouvrit de grands yeux étonnés:

—Mais, mon cher ami, il . . .

—Oui, il est parti, pour Saigon, je crois. Sa femme s'est remariée. Elle a deux enfants et il n'y a pas de femme plus heureuse dans tout Paris.

—Mon cher David, vous ne pouvez pas comparer. Vous oubliez que Briand a tué un homme! C'est un assassin!

—Oui. Il y a une différence, n'est-ce pas?

Et David esquissa un sourire.

Ce sourire de libération, de joie, de soulagement, comme s'il se sentait soudain soulagé d'un grand poids, libéré d'une lancinante douleur, il l'avait encore sur les lèvres quand il rentra chez lui.

SAIGON OU BRESIL?

Il avait dans sa poche ses billets pour le voyage qu'il projetait. Il gagna tout de suite la bibliothèque pour chercher son passeport. Il allait le glisser dans son gousset quand Lucienne se montra sur le seuil, toute habillée pour le dîner.

—David, lui dit-elle, as-tu oublié les Deval. Nous sommes déjà en retard.

Comme il aimait entendre le timbre charmant de sa voix. Tout l'après-midi, il se l'était imaginé tel qu'il résonnait, ce soir, à ses oreilles.

En traversant le parc, il avait longuement songé à son affaire, tout en nourrissant les pigeons. Il s'était dit alors: "Dès que je serai à la maison, je lui dirai que mon véritable nom est Jean Pelletier. Elle me répondra que, pour elle, cela n'a aucune importance; qu'elle m'aime quand même tel que je suis."

LES PROJETS DE DAVID

A la terrasse du café, où il avait pris l'apéro, d'autres mots avaient vibré en lui-même: "Assassin! La guillotine!"

Et, au bureau des voyages, tout en achetant ses billets de paquebot, il avait regardé sur la carte où se trouvait Saigon.

Lucienne interrompit son monologue intérieur. Elle lui disait de se presser de s'habiller, tandis que lui parlait d'un rapport que le vieux Martin, son collègue, avait à préparer pour ce soir et qu'il songeait à lui donner un coup de main.

—Mon chéri, lui dit-elle, comme je suis si fier. Deux semaines en mer et puis le Brésil, Monsieur l'Ambassadeur!

Il l'embrassa bien tendrement et lui conseilla de le précéder chez les Deval:

—J'irai te rejoindre vers onze heures.

Lucienne partie, il regarda de nouveau sa photo sur le passeport. A ce moment, le téléphone sonna:

—Ici, Sarrou, dit-il. Vous ne prendrez pas l'avion, ce soir, pour Saigon, ni pour ailleurs . . . Non, je ne vous arrêterai pas, mais la police le fera, elle. Je vous ai surveillé. Je connais vos allées et venues et, si vous ne voulez pas que je vous dénonce,

soyez, ce soir, à la Sirène . . . Oui, à la même heure . . . Dix heures . . . Et n'oubliez pas l'argent.

David se rendit au rendez-vous. Il monta à l'appartement de Madame Allaine, mais c'est Sarrou lui-même qui lui ouvrit.

—Avez-vous l'argent? demanda-t-il.

—Non, répondit David, et je ne puis pas vous payer . . . Laissez-moi prendre l'avion. Je vais liquider toutes mes affaires. Vous pourrez tout prendre ce que j'ai et, rendu là-bas, je vous enverrai tout l'argent que je pourrai faire.

—Je ne marche pas, fit Sarrou. J'en ai assez d'attendre mon million.

—Très bien, alors. Appelez la police; mais, de grâce, cessez de me torturer. Je ne crois plus à rien ni à personne, pas même à cette photo.

—Regardez bien encore une fois, intervint alors Madame Allaine en ouvrant son médaillon où David était photographié avec elle.

LE COMPLOT DE SARROU

—Me prenez-vous pour un idiot? dit alors Sarrou. Croyez-vous que je vais me donner le trouble de faire intervenir la police, parce que vous n'avez pas sur vous un million. Non, car je sais où vous pouvez trouver un million!

—Où? interrogea David anxieux.

—Dans le coffre-fort de votre bureau, au Ministère!

—Mais, comment?

—C'est bien simple, continua Sarrou en expliquant son plan. Vous avez le droit d'aller à votre bureau, le soir? Très bien. Vous y allez, quand vous êtes attaqué et baillonné par des cambrioleurs. Vous connaissez la combinaison du coffre-fort. Le lendemain matin, la Sûreté vous trouve attaché sur votre fauteuil et le coffre-fort est vide! Et le tour est joué! Vous voyez comme c'est simple.

LE PLAN MIS A EXECUTION

David fit comme Sarrou lui avait conseillé, pour se libérer de son emprise. Il entra au ministère en saluant au passage le soldat de la Garde Républicaine:

—J'ai un câblogramme à préparer, lui dit-il, puis il monta à son bureau. Une fois dans le couloir, il dévissa une ampoule et fit sauter le fusible, occasionnant un court-circuit dans l'édifice. Il entendit alors des pas précipités et la voix de Sarrou derrière lui, dans l'obscurité:

—Au quatrième étage, n'est-ce pas?

Les deux hommes pénétrèrent dans le bureau de Talbot. Sarrou alluma alors sa lampe portative. Ils se dirigeaient vers le coffre-fort quand la sonnerie du téléphone se fit entendre.

Inconsciemment, Talbot allait répondre quand Sarrou lui saisit le bras:

—Idiot! dit-il, n'allez pas répondre!

Le timbre se fit entendre deux fois, trois fois, puis ce fut le silence.

Une fois le coffre-fort ouvert, Sarrou s'empara des billets de banque qui étaient entassés en liasses. Il y avait aussi des pièces d'or que Sarrou glissa dans ses goussets. Mais, à ce moment un bruit insolite les effraya. Quelqu'un venait d'entrer dans l'antichambre!

Les pas se rapprochaient. Talbot dirigea le jet de la lampe de poche vers la porte. C'est alors que Lucienne apparut dans le cercle lumineux:

—Lucienne, s'exclama épouvanté David.

—David, s'écria-t-elle. Sais-tu ce que tu fais là? Tu as l'air tout affolé maintenant. Mais, je le devinais. Puisqu'il le faut maintenant, nous envisagerons le passé ensemble. Mais, avant de te laisser accomplir ton forfait, je vais.

—C'est ça, Madame, fit alors Sarrou. Appelez la police et votre mari ira à la guillotine . . . pour meurtre.

—Pour meurtre? Non, je ne veux pas. Que voulez-vous que je fasse: je suis prête à tout.

—En ce cas, décida Sarrou, faites ce que je vous dis. Nous attachons Jean Pelletier à son fauteuil, je ramasse le gros magot et nous filons!

PRIS SUR LE FAIT

A ce moment, le bureau fut inondé de lumière et quatre hommes se tenaient sur le seuil de la porte: deux agents de la Sûreté et deux gendarmes. L'un des deux pointait un révolver; l'autre tenait des menottes.

Les prisonniers furent tout de suite conduits devant le Commissaire de Police qui procéda tout de suite à l'enquête.

Un agent de la paix ouvrit ensuite la porte, poussant devant lui une femme toute énervée. C'était Madame Allaine.

—Calmez-vous, Madame, lui dit le Commissaire. Nous désirons simplement vous interroger. Veuillez vous asseoir. Et procédons.

On interrogea d'abord Madame Talbot.

—J'hésite, Madame, à mêler votre nom à cette affaire. Dites-moi plutôt que vous êtes survenue à l'improviste pour empêcher votre mari de commettre un vol contre l'Etat?

Lucienne hésita un moment, puis elle dit résolument:

—Non. J'aurais pu le faire, dit-elle, mais ce n'est pas ainsi . . .

—En ce cas, je n'ai pas le choix, fit le Commissaire chagriné.

—Un moment, je vous prie, fit alors David s'interposant. Ma femme n'a rien à voir dans cette affaire. Elle est survenue, comme vous le dites, à l'improviste, par un hasard purement accidentel.

—Avez-vous un aveu à faire, alors? lui demanda le Commissaire.

David se tut un moment, le temps de réfléchir à ce qu'il allait dévoiler. Puis, sa décision prise, il déclara:

—Oui, j'ai quelque chose à dire. Monsieur le Commissaire, je ne suis pas David Talbot: je suis Jean Pelletier!

Lucienne resta muette d'étonnement.

—Oui, continua David. Pendant treize ans, je me suis servi du nom de Talbot et j'ai volé ce soir pour acheter le silence des seuls complices qui connaissaient mon secret. En 1922, j'ai tué un commissaire de la Banque de France à Marseille!

Pendant ce temps, Sarrou s'agitait sur sa chaise, tandis que Madame Allaine pâlit, comme si elle allait s'évanouir.

—C'est faux! cria alors Lucienne. Ce n'est pas vrai! C'est impossible, mon mari n'est pas un assassin!

—Ma femme ignore tout de mon passé, continua David.

La porte s'ouvrit une seconde fois et un agent fit entrer le Dr André Tessier. La Sûreté tenait à l'interroger, vu qu'il avait été témoin lors du procès de Le Duc:

Le Dr Tessier, qui avait saisi la dernière phrase de David, protesta:

—Cet homme ment, fit-il aussitôt entré, car il souffre d'amnésie rétrogradante. Il ne peut rien se rappeler de ce qui s'est passé dans sa vie, avant son entrée à l'hôpital.

—Mais, alors, remarqua le Commissaire, comment peut-il affirmer qu'il a volé deux millions et tué le commissionnaire de la Banque de France à Marseille?

—Je ne m'en souviens pas, en effet, admit David; mais on me l'a dit et c'est mon complice ici présent, Sarrou, qui me l'a affirmé!

PRIS AU PIEGE!

Sarrou devint blanc comme un drap.

—Cet homme est fou, jura-t-il. Je n'ai jamais su qu'il y avait eu un meurtre de commis à la porte de la banque, sauf le lendemain matin.

—Et, pourtant, interrompit le Commissaire, vous disiez que c'était un meurtrier. Alors, s'il en est ainsi, pourquoi avez-vous affirmé au procès de Le Duc que Jean Pelletier était mort?

—Pourquoi? hésita Sarrou. Mais . . . parce que c'était un ami et que je . . . En tout cas, fit-il, s'arrêtant net, je refuse d'en dire davantage.

—Et vous, Madame? demanda le Commissaire à Madame Allaine.

La chanteuse tremblait de tous ses membres. La confrontation tournait franchement mal.

Elle bafouilla, disant qu'elle avait pu se tromper sur la ressemblance de David Talbot et de Jean Pelletier. Des méprises sont possibles dans les cas de sosies.

—En tout cas, j'affirme que je n'ai jamais vu cet homme de ma vie!

Avant qu'elle ait pu nier davantage, David lui arracha du cou le médaillon qui pendait à sa longue chaîne. Sarrou voulut s'interposer, mais David l'étendit d'un magistral coup de poing. Triomphant, il posa ensuite le médaillon grand ouvert sur le bureau du Commissaire.

—Ah! Elle prétend qu'elle ne m'a jamais vu. Eh! bien, M. le Commissaire, regardez bien cette photo.

La photo confondait la femme. On avait la preuve de son parjure et sa complicité dans le crime. Aussi, c'est en protestant qu'elle s'écria:

—Jean Pelletier est réellement mort. Il est mort lors de l'accident du rapide de Paris et c'est en nous rendant à l'hôpital, moi et Sarrou, pour voir si Pelletier était parmi les blessés, que nous avons vu pour la première fois M. Talbot!

—Mais, cette photo? demanda le Commissaire.

—C'est une photo truquée, avoua enfin la femme.

—Et bien mal truquée, intervint alors David.

Se tournant alors vers Sarrou qui s'était relevé en se tenant le menton, il lui révéla:

—Vous en avez appris pas mal long sur ma vie, Sarrou. Vous avez su que j'écrivais de la main gauche, que j'avais une cicatrice et que je souffrais d'amnésie. Mais, il y a une chose que vous n'avez pas apprise: c'est que j'ai eu le crâne fendu ici, sur le côté droit. Après l'accident, je dus me peigner en faisant ma raie de droite à gauche, afin de cacher ma cicatrice sur la tête.

LA PHOTO DE PASSEPORT

Or, ce soir, en jetant les yeux sur la photographie de mon passeport, j'ai constaté que, dans le temps, je me séparais les cheveux du côté gauche. Je me rappelai alors la photo du médaillon de Madame Allaine où j'ai aussi les cheveux séparés du côté gauche. Cela voulait donc dire que cette petite photo d'amateur aurait été prise après l'accident et non avant. C'est à ce moment que j'ai vu clair . . . J'ai alors prévenu la police, avant de partir pour le Ministère, afin qu'elle vous pince en train de vider le coffre-fort!

Et voilà comment toute la bande de maîtres-chanteurs de Sarrou et compagnie fut logée à la prison, avant de comparaître aux Assises pour meurtre.

Enfin libéré de son passé angoissant, David partit avec Lucienne pour achever leurs préparatifs de voyage.

FIN

"L'HOMME DONT ON PARLE"

Nora Shelley achevait de préparer le salon du cottage que devait occuper M. Michael Lightcap. Enfin débarrassée de ce grand ménage, elle alla faire un tour dans le jardin pour prendre l'air. Jamais son jardin n'avait été aussi fleuri et c'est avec regret qu'elle songea que le nouveau locataire ne pourrait apprécier toute sa beauté comme elle. Michael Lightcap, professeur de droit à l'Université, venait à Lochester simplement pour achever la compilation d'un code de lois qu'il s'était proposé d'écrire depuis bien des années. La loi, c'était sa seule raison d'être: il ne voyait pas d'autre chose dans la vie que des articles et des amendements.

Nora soupira donc en pensant à toutes les belles choses de la nature que l'homme de loi ne pouvait pas voir avec les mêmes yeux qu'elle.

Elle s'était penchée pour respirer le parfum d'une rose quand, en se relevant, elle aperçut devant elle un jeune homme. Ses vêtements étaient déchirés et il était tout échevelé. Elle ne put s'empêcher de pousser un cri. Pourtant, l'homme n'avait rien de farouche. Il fit quelques pas vers elle et enleva son chapeau.

—Mon nom est Léopold Dilg.

Ce nom, elle le connaissait pour l'avoir lu dans les journaux.

La filature Holmes venait d'être rasée par le feu. La police n'avait trouvé aucune trace de Brackhen, le contremaître qu'on croyait enterré dans les décombres. Andrew Holmes, le propriétaire, avait accusé Léopold Dilg, un ouvrier de la filature, d'être responsable de l'incendie et d'avoir ainsi causé la mort de son contremaître Brackhen. Dilg avait été arrêté aussitôt et son procès passait actuellement devant les tribunaux.

Nora regarda donc Dilg avec étonnement. Comment se faisait-il qu'il se trouvait dans le jardin?

Dilg devina sa pensée. Il jura d'abord de son innocence, puis il avoua qu'il s'était évadé avant que le procès finisse. Le patron, Holmes, l'avait toujours détesté et il avait pris cet incendie de la filature pour prétexte, afin de se venger. Il se lança ensuite dans un violent réquisitoire contre la justice qui, dit-il, n'est faite que pour les riches et les gens influents.

Nora, prise de pitié, l'invita à entrer une minute à la maison pour refaire sa toilette pas mal délabrée. Le pauvre jeune homme s'était tordu la cheville. Elle lui fit un pansement et lui donna ensuite à manger. Puis, comme elle avait le pressentiment que le jeune homme était innocent, elle lui donna refuge.

Elle allait se faire tout un plan d'action pour tâcher de trouver une preuve pouvant disculper le jeune homme de toute accusation, quand elle entendit le bruit d'une auto qui s'arrêtait devant sa porte. C'était Michael Lightcap qui arrivait plus tôt qu'elle ne l'attendait.

—Je croyais que vous n'arriveriez que demain, lui dit-elle, après avoir eu le temps de cacher Dilg dans le grenier.

Nora ne fut pas lente à constater que Michael Lightcap était le portrait vivant de l'homme de loi tel qu'on se l'imagine. La loi seule le passionnait. Jamais elle n'oserait lui demander de défendre Dilg: la première chose qu'il ferait serait probablement de remettre le jeune homme entre les mains de la police. Elle lui cacha donc la présence du fugitif dans la maison; mais elle réussit à le persuader d'engager une secrétaire pour son travail de compilation de ses articles de loi pour le code qu'il comptait préparer. Elle n'eut pas de peine à faire retenir ses services pour ce travail et cela l'encouragea davantage à trouver un moyen de venger l'honneur de Dilg.

L'AVOCAT ET LE JARDINIER

Une fois seule, Nora s'empressa de téléphoner à Sam Yates, avocat de Dilg, pour lui dire qu'elle cachait le jeune homme dans sa maison. Fort heureusement, Yates connaissait bien Lightcap. Sans lui dévoiler la présence de Dilg sous le même toit que lui, Yates tenta de persuader Lightcap de prendre la défense du fugitif, mais l'avocat ne voulut pas en entendre parler.

Nora songea alors à un habile procédé pour faire rencontrer Dilg et Lightcap: elle fit passer le jeune homme pour son jardinier.

Chose surprenante, les deux hommes se prirent d'amitié et Lightcap, au contact du jeune homme, apprit à aimer autre chose que les bouquins poussiéreux. De son côté, Dilg apprit à avoir plus de respect pour la justice et le bon ordre dans la société où nous vivons.

Sur ces entrefaites, le sénateur Boyd, ami de Michael, vint lui rendre visite à son cottage, porteur de bonnes nouvelles. Lightcap serait nommé juge de la Cour Suprême, poste qu'il convoitait depuis longtemps.

Lightcap était au comble du bonheur et il ne cessait d'en parler à Nora, au cours des longues marches qu'il prenait maintenant avec elle.

C'est donc au cours d'une de ces promenades que Nora, qui songeait sans cesse au moyen de sauver Dilg, raconta toute la vérité à Michael sur l'incendie de la filature et sur la vengeance exercée par Holmes contre ce pauvre Dilg. Elle lui dévoila alors que le procureur du district et le chef de police de la ville étaient tous deux sous la domination tyrannique de Holmes, le puissant propriétaire de l'usine.

Peu de temps après, Lightcap apprit que le jardinier n'était autre que Dilg, le fugitif. Il se vit donc partagé entre son devoir d'avocat et la franche amitié qu'il éprouvait pour le jeune homme qu'il avait appris à apprécier. Le devoir l'emporta et Michael dut avouer à Dilg que sa conscience lui imposait de le dénoncer à la police. Alors, Dilg, dans la position désespérée où il se trouvait, sentit qu'il n'avait plus qu'une chose à faire: knockouter Michael et prendre la fuite pour aller se réfugier ailleurs.

Il n'était pas encore revenu complètement à lui que Nora était accourue et s'était agenouillée pour lui mettre une serviette d'eau froide sur le visage, afin de le ranimer; mais, elle ne put faire autrement que prendre la défense de Dilg, puisqu'elle était persuadée de son innocence.

Michael vit bien que la jeune fille était amoureuse du jeune homme.

GESTE DE CHEVALIER

L'avocat ouvrit enfin les yeux à la vérité. Si Dilg est réellement la victime de circonstances, il allait le savoir. Il se dépouilla du vieil homme de loi, coupa sa barbe et sa moustache, se fit beau jeune homme et alla faire la cour à Régina Bush qu'il savait être l'ancienne amie de Brackhen, le contremaître qui était supposé avoir péri dans l'incendie.

Au bout de quelque temps, Regina lui avoua que Brackhen était bel et bien vivant et qu'il se cachait à Boston. Michael retourna donc en toute hâte au cottage pour faire sa valise et prendre le train pour Boston . A la maison, il vit que Dilg, ne pouvant résister au désir de revoir Nora, était sorti de sa cachette. Il lui conseilla donc de se livrer à la police et que lui, l'avocat célèbre, ferait tout en son pouvoir pour le faire acquitter en lui laissant entendre qu'il avait d'autres trucs dans son sac. Dilg lui fit comprendre que Holmes, le propriétaire de la filature, avait soulevé la ville contre lui et que, s'il se livrait, la foule lui ferait un mauvais parti. Alors, Lightcap décida d'emmener Dilg avec lui à Boston pour retrouver Brackhen.

Rendu à la ville, l'avocat allait livrer Brackhen quand ce dernier réussit à s'enfuir.

A partir de ce moment, la chance tourna contre les deux amis.

La police retrouva Dilg et le procès reprit et, en dépit des énergiques affirmations de Sam Yates, personne ne voulut croire que Brackhen était encore vivant.

BRACKHEN DOIT AVOUER

De nouveau, Michael décida de se mettre en campagne pour venger son ami. Il se rendit au salon de coiffure que dirigeait Regina et, par un hasard providentiel, y trouva Brackhen!

A la pointe du révolver, le contremaître avoua tout le complot et ajouta que c'est Holmes lui-même qui avait mis le feu à la filature afin de toucher une forte compensation de la compagnie d'assurance-feu.

Le triomphe que venait de remporter Michael Lightcap hâta sa nomination comme juge et, le même jour, il avoua à Nora tout l'amour que Dilg éprouvait pour elle. Il se montra chevaleresque jusqu'à la fin, en faisant taire son propre coeur qui, lui aussi, aimait la jeune fille.

Dilg peut enfin tenir Nora dans ses bras et parcourir avec elle le chemin du bonheur, dans le jardin fleuri du joli cottage où il avait enfin trouvé un refuge assuré pour la vie!

FIN

Ce scénario est tiré du film "The Talk of the Town" par Columbia, avec les artistes suivants comme personnages principaux:

Leopold Dilg.....*CARY GRANT*
Nora Shelley.....*JEAN ARTHUR*
Michael Lightcap.....*RONALD COLMAN*
Sam Yates.....*EDGAR BUCHANAN*
Regina Bush.....*GLENDA FARRELL*
Andrew Holmes.....*CHARLES DINGLE*
Brackhen.....*TOM TYLER*
Sénateur Boyd.....*CLYDE FILLMORE*

UNE DURE JOURNÉE?
ENRAYONS LA FATIGUE!
POUR MOI TOUJOURS MOLSON
LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

L'espion invisible

Fabuleuse histoire d'espionnage au cœur même de l'Allemagne nazie

Frank attendit que l'avion perde l'altitude. Il vérifia alors la courroie de son parachute, puis il releva la manche de sa chemise et prit l'aiguille hypodermique qu'il portait si précieusement dans un étui. Il n'avait plus le temps de songer à ce qu'il ressentirait en se donnant la piqûre, ni ce qui devait lui advenir: tout ce dont il était convaincu c'est que cette piqûre allait le rendre invisible.

C'est grâce à cette formule chimique, jusqu'ici inconnue, qu'il avait été sollicité par le gouvernement des Etats-Unis à se rendre en Allemagne comme agent secret afin de découvrir tous les plans nazis en vue de faire du sabotage en Amérique pour nuire à l'effort de guerre des Américains.

Il y a quelques semaines à peine, il se trouvait dans sa petite imprimerie de New-York où se trouvait cachée sa fameuse formule, léguée par son grand-père qui l'avait découverte. Il ne songeait nullement à s'en servir; mais des espions de l'Axe avaient appris — on ne sait comment — que Frank Griffin dit Raymond possédait cette formule et ils auraient bien voulu mettre la main dessus. Il se rappelait très bien le jour où cinq sinistres individus — trois Allemands et deux Japonais — étaient entrés dans son imprimerie et l'avaient menacé de le tuer s'il ne leur livrait pas le liquide capable de rendre l'homme invisible. Heureusement, Frank avait pu éteindre l'électricité et se sauver à la faveur de l'obscurité, en emportant la précieuse formule. Après cela, il savait qu'il ne pourrait avoir la conscience en paix tant qu'il n'aurait pas détruit la formule.

Il allait s'en défaire quand survint l'incident de Pearl-Harbor. C'est alors qu'il résolut de mettre la formule au service de son pays.

Aujourd'hui, il se voyait au-dessus de l'Allemagne, prêt à sauter en parachute, après s'être injecté le liquide qui le rendrait invisible.

Les phares de l'ennemi éclairaient le firmament, car l'avion britannique qui le transportait avait été entendu.

Il plongea dans le vide, après avoir conseillé au pilote anglais de rebrousser chemin au plus vite.

Le mot de passe

Deux sentinelles allemandes regardaient descendre le parachute et se préparaient à capturer l'audacieux qui osait descendre en territoire ennemi. Mais, quand le parachute fut près du sol, les sentinelles ne riaient plus. Leur fusil tremblait entre leurs doigts en voyant ce parachute descendre seul sur terre, sans comprendre qu'il supportait un homme qu'ils ne pouvaient pas voir!

Frank atterrit sur le toit d'une grange. Les sentinelles virent bien des salopettes et une paire de souliers tomber sur le sol; mais où était donc le possesseur de ces habits? Ils fouillèrent la grange sans rien trouver. Le lieutenant qui commandait le poste était furieux.

— Nous allons fouiller toutes les maisons du village, dit-il plein de rage.

Le chauffeur de l'auto de l'ordonnance fila pour porter des ordres au village.

Sans être vu, évidemment, Frank prit place dans l'auto.

A un endroit solitaire de la route, il assomma le chauffeur avec la crosse de son révolver, prit le volant et fila dans la direction de Berlin.

Dans la Gardenstrasse, il trouva sans trop de peine la boutique du fabriquant de cercueils que lui avait recommandé le Service Secret.

Il lut sur l'enseigne: Arnold Schmidt, Sarg Tischlerei.

Le vieil ouvrier écarquilla les yeux en voyant la porte s'ouvrir toute seule et en entendant une voix qui lui disait:

— Je veux acheter un cercueil, Style Empire!

Style Empire était le mot de passe des ennemis du régime nazi qui espionnaient en faveur de la cause alliée.

— Où êtes-vous? fit l'ouvrier tout apeuré.

— Vous ne pouvez pas me voir, dit en riant Frank, mais moi je vous vois très bien. Je suis près du poêle. D'abord, donnez-moi une tasse de café, je grelotte.

Herr Schmidt ne revenait que lentement de sa frayeur:

— Excusez mon énervement, répondit-il. On m'avait bien prévenu que je recevrais la visite d'un homme invisible, mais je ne croyais pas à un tel miracle de la science.

Le vieil Allemand versa une tasse de café et tendit la tasse en s'approchant du poêle. Il vit la tasse se tenir suspendue dans l'air à la hauteur de sa main tendue. Il vit ensuite la tasse se lever de la soucoupe et se diriger à la hauteur de la bouche. Ce phénomène le renversait.

— Fantastique! se contenta-t-il de dire. Voulez-vous manger quelque chose?

— Pas pour le moment, répondit Frank. Et, maintenant, où dois-je aller?

— A la maison d'une jeune fille d'une grande beauté, Maria Sorensen, à Wannsee, 9 Parkstrasse. Revenez me faire rapport ici et je transmettrai votre message par ondes courtes à l'Angleterre.

— Quelle est la distance d'ici à Wannsee?

— Environ sept kilomètres.

Frank vit un taxi vide de l'autre côté de la rue. Il pénétra dans un restaurant, sans être vu, et se dirigea vers le téléphone. Parlant dans l'acoustique, il dit assez fort pour que le chauffeur qui se désaltérait puisse l'entendre:

— Envoyez un taxi à 9, Parkstrasse.

Frank sortit alors et prit place dans le taxi sans être naturellement vu du chauffeur. Celui-ci se rendit donc à l'adresse indiquée. Frank descendit et frappa à la porte de l'appartement. La servante ouvrit, mais ne vit personne entrer. Frank monta à l'appartement de Maria Sorensen qui se regardait dans le miroir.

— Je n'ai pas commandé de taxi, répondit-elle à la servante qui venait la prévenir qu'un chauffeur attendait à la porte.

— C'est ce que je lui ai dit, répondit la soubrette.

Celle-ci alla renvoyer le chauffeur tout ébahi, ce qui permit à Frank de se présenter.

Il poussa un léger soupir d'admiration en admirant la jeune femme, plus belle encore qu'on le lui avait dit.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— Ne craignez rien, fit Frank, vous ne pouvez pas me voir, mais je ne vous veux pas de mal.

—Où êtes-vous?

— Ici, derrière vous... Non, ne partez pas, lui dit-il quand il vit la jeune femme se diriger vers la porte, toute effrayée. On m'a dit que je trouverais de l'aide ici. Je suis envoyé auprès de vous pour trouver quelque chose en Style Empire!

— De Style Empire! Elle se mit à rire. Voilà qui est réellement fantastique!

— Probablement, répondit Frank, mais l'explication est bien simple. J'ai un certain produit chimique qui coule dans mes veines et qui me rend invisible. Il fait disparaître toutes les couleurs humaines de sorte que personne ne peut me voir. Je suis l'espion invisible. A part cela, je suis un être normal comme le reste du monde. Tout ce que vous avez à faire c'est de me mettre en rapport avec la source d'une certaine information que je recherche pour le bénéfice de mon pays.

— Qui êtes-vous? demanda Maria.

— Je m'appelle Frank Raymond. Je viens de faire une envolée de trente-six heures et j'aimerais bien me reposer quelques minutes, si vous n'y voyez aucune objection.

— Je préférerais que vous choisissiez un autre moment. J'attends justement un invité à dîner: Oberst Heiser de la Police Secrète.

— Parfait! répondit Frank. Je ne pouvais mieux tomber. Nous dînerons donc ensemble!

— Comme c'est amusant, fit la femme qui retrouvait son assurance: nous serons trois pour un dîner où on ne verra que deux personnes!

Le convive inattendu

Ce fut un dîner splendide. Oberst Karl Heiser en fit tous les frais. Il avait apporté tout ce qu'il fallait dans un grand panier, puisque, pour ce Boche de la Gestapo, le

rationnement n'existait pas, encore moins les privations.

Il déballa donc du champagne de la France occupée, du caviar russe, une poularde du Danemark, un homard de Norvège et des fruits d'Italie.

L'Oberst-Lieutenant Heiser allait bientôt marcher de surprise en surprise. Il resta d'abord estomaqué en voyant le bouchon de champagne sauter tout seul, sans avoir eu le temps de saisir la bouteille dans ses mains. Il crut d'abord à quelque hallucination. Mais, la jeune femme était très belle et le champagne trop bon pour demander des explications à ce prodige.

— Buvons à l'Age d'Or sous le Grand Reich! fit-il en levant sa coupe.

Il vint ensuite pour entamer une cuisse de poulet; mais s'aperçut que celle-ci avait mystérieusement disparu.

— Vous l'avez peut-être déjà mangée? fit Maria qui prenait plaisir au jeu de Frank qui ne voulait pas manquer sa part du festin!

— Vraiment? fit le lieutenant allemand. Alors, je dois être bouleversé.

Cette entrevue de trois heures avec Hitler a dû me fatiguer plus que je le croyais. On dirait que j'ai la berlue.

— Karl, s'exclama Maria. Vous ne me ferez pas accroire que Hitler vous a reçu personnellement?

— Certainement. Il voulait me communiquer des ordres secrets. Il a ordonné une attaque sur l'Amérique; il en a même fixé la date!

— La date? Vraiment? interrogea Maria. Quand doit-elle avoir lieu?

Heiser se rendit compte qu'il avait trop parlé.

— Bah, ne parlons pas de questions politiques, voulez-vous?

— Rien n'empêche, poursuivit Maria, que vous serez un jour l'homme le plus puissant du Reich. Je ne serais même pas surprise si vous étiez le successeur du fuehrer, un jour!

Karl rayonnait d'orgueil.

— Si vous êtes certaine de mon succès, pourquoi ne vous accrochez-vous à mon char? demanda alors Karl en regardant une photo qui se trouvait sur le manteau de la cheminée.

Un des espions

Frank se retourna et vit la photo d'un des espions allemands qui était un des trois espions qui étaient entrés dans son imprimerie de New-York, il y a quelques semaines, pour lui voler sa formule sous peine de mort.

— Je ne comprends pas pourquoi Stauffer permet à la Gestapo de vous entraîner pour une besogne aussi dangereuse, continua Heiser en changeant de sujet. Monter des avions, tirer du révolver, n'est pas l'affaire d'une aussi jolie fille que vous. Moi, je ne vous enverrais pas accomplir de telles missions; je vous garderais toujours à mes côtés.

En disant cela, il voulut se rapprocher de la jeune femme. Le champagne le rendait audacieux. Le Boche allait prendre la jeune fille par la taille quand il reçut le seau de glace sur lui.

Heiser fut furieux. D'autant plus que Maria ne pouvait s'empêcher de rire. Elle devinait bien ce que faisait Frank pendant ce temps-là pour la protéger contre ce polisson.

Heiser vit rouge et finalement lui cria:

— C'est une insulte à un membre du parti nazi. Mlle Sorensen, considérez-vous comme sous arrêt et prisonnière dans votre propre maison!

Cela voulait dire que sa maison serait entourée de sentinelles qui rapporteraient ses faits et gestes aux quartiers-généraux.

Quand Heiser sortit en colère, Frank s'excusa en disant qu'il ne pouvait souffrir qu'on insulte une femme devant lui.

Si Maria avait su alors que Stauffer était revenu brodouille de sa mission en Amérique, elle aurait eu bien plus peur du rapport que Heiser allait faire aux quartiers généraux.

Mais Heiser n'attendait pas si vite son collègue. Il le trouva à son bureau.

— Un parachutiste qui devient invisible dans l'espace, lui apprit Stauffer, que dites-vous de cela?

— Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, répondit Heiser, mais j'ai tout sali mon uniforme en dînant avec Mlle Sorensen.

Stauffer se souvient alors pourquoi il était allé dans cette petite imprimerie de New-York. Il écouta les explications de Heiser et lui dit ensuite:

— Allons faire des fouilles dans la maison de cette femme.

Ils se rendirent donc chez Maria.

— Heiser me dit qu'il a dîné avec vous? demanda Stauffer.

— Vous m'avez dit de prendre soin d'elle, rétorqua Heiser, et je l'ai fait... comme un père! Vous savez que je suis un membre loyal du parti nazi. Le Fuehrer lui-même m'a donné ses ordres!

Stauffer le fixa de ses yeux cruels et froids:

— Ainsi, vous vous êtes frayé un chemin jusqu'au cabinet particulier d'Hitler. J'ai su toutes vos démarches quand j'étais là-bas. Je comprends maintenant pourquoi vous avez agi ainsi: vous vouliez me ravir mon poste. Mais, je suis votre supérieur.

Se retournant alors vers les sentinelles, il leur ordonna:

— Arrêtez cet homme.

Heiser n'avait rien à répondre. Tremblant de tous ses membres, il suivit la sentinelle.

Stauffer alluma une cigarette.

Le carnet rouge

— Je sais que Heiser va être victime d'un accident. Il y en a plusieurs qui meurent ainsi à la suite d'une opération pour l'appendicite!

Maria comprit tout ce que comportait cette insinuation.

— Il faut que je retourne maintenant à mon bureau, fit Stauffer. Ribbentrop doit me remettre des ordres urgents dans lesquels vous jouerez un rôle important.

— Merci, lui répondit Maria. Je ferai mon possible.

Une fois le boche sorti, Maria appela Frank, mais Frank n'était plus là! Il en avait profité pour courir au bureau de Stauffer pour fouiller dans les fiches. Il replaça tout en ordre, mais s'empara d'un petit carnet à couverture rouge contenant les noms des espions allemands et japonais actuellement aux Etats-Unis.

Il tenait le carnet rouge dans sa main quand Stauffer sortit de la cachette où il se tenait:

— Inutile de fuir, Griffin, ordonna-t-il à l'Espion invisible. Stauffer alluma une chaufferette électrique et approcha un fauteuil.

— Veuillez me faire le plaisir de vous asseoir. Je serai moins inquiet si je vous sais assis, au lieu de vous tenir debout derrière moi. Une cigarette?

— Non merci, fit Frank.

— Alors, vous êtes tombé dans la trappe, Griffin?

— Quelle trappe?

— Lorsque j'ai parlé de documents secrets à Maria, je savais que vous vous cachiez dans sa maison et que vous étiez dans la même pièce, bien que je ne vous voyais pas. Maintenant, vous êtes mon prisonnier. Nous sommes au cinquième étage. Il n'y a pas d'escalier de sauvetage par la fenêtre et toutes les portes sont gardées. Aussi, je vous offre un marché. Remettez-moi votre formule chimique qui vous rend invisible, sinon vous êtes un homme mort.

Tout ce que vit alors Stauffer, c'est la chaufferette électrique qui alla plonger dans le panier à papier. Le bureau fut bientôt rempli de fumée.

— Au feu! Au feu! cria Frank de toutes ses forces.

Il profita alors du désarroi général pour prendre la fuite.

Il avait eu le temps de mettre la main sur le fameux carnet rouge!

Frank s'empressa de remettre à l'ouvrier Schmidt le carnet rouge contenant les noms des espions, afin de les transmettre en Angleterre et aux Etats-Unis.

Il s'agissait maintenant de libérer Heiser de prison avant qu'il soit exécuté, car lui seul savait du Fuehrer la date où commencerait le sabotage en Amérique.

Le jour de l'exécution, Frank avait réussi à se faufiler dans son cachot. Il lui arracha la date fixée par Hitler. Ce devait être aujourd'hui même!

Quand les géoliers se présentèrent, Frank assomma le premier et Heiser se chargea des autres. Ils prirent ensuite la fuite en auto. Ils se rendirent chez le menuisier en cercueils. Schmidt avait disparu, mais Maria était là. Elle était très nerveuse. Elle apprit à Frank que la Gestapo avait écouté au téléphone quand le jeune Américain avait parlé à la jeune fille pour lui fixer un rendez-vous chez l'ouvrier.

— Je suis venue vous mettre en garde, fit-elle.

A ce moment, un immense filet tomba sur Frank et quatre Japonais sortirent ensuite deux cercueils de la maison. Elle n'entendit plus la voix de Frank, après que celui-ci se fut plaint que le filet était rempli de crochets qui lui entraient dans la peau. Elle comprit alors qu'il avait été pris dans les mailles et que le complot avait été tramé par les Japonais.

Les prisonniers furent conduits à l'Ambassade japonaise.

Finalement, Maria et Frank purent s'enfuir à la faveur d'un désarroi qui se produisit quand Stauffer et ses agents voulurent s'emparer des prisonniers, au lieu de les laisser entre les mains des Japonais.

Le jeune américain et sa compagne filèrent dans un camion vers l'aéroport et sautèrent dans un avion. Ils volèrent vers la Manche.

Une fois dans les airs, Frank envoya le sans-fil suivant:

"Amérique en garde — Attaque nazie dans 24 heures — Raymond".

Aussitôt après avoir envoyé son message, Frank tomba de sommeil. Maria vérifia son parachute et, tirant la courroie, elle le poussa dans l'espace, puis sauta à son tour, tandis que les Anglais tiraient sur l'avion boche.

Frank se réveilla à l'hôpital. Il était en Angleterre.

Une jeune fille s'approchait de son lit.

— Mlle Maria Goodrich, notre plus fidèle agent, lui dit l'homme qui fit les présentations.

On referma la porte de sa chambre.

— Vous auriez dû me le dire en Allemagne, lui reprocha Frank.

— Vous ne m'auriez pas crue.

Ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, car sans se le dire, ils s'aimaient depuis le moment où ils s'étaient rencontrés.

FIN

Scénario tiré du film: "Invisible Agent" — Production Universal, avec pour acteurs principaux:

Maria Sorensen . . . . *ILONA MASSEY*
Frank Griffin . . . . . *JOHN HALL*
Stauffer . . . . . *PETER LORRE*
Heiser . . . *SIR CEDRIC HARDWICKE*
Schmidt . . . . . *LIONEL ATWILL*

RADIO

LES OBSERVATIONS DE LA MOUCHE À FEU

Dans notre monde de la radio. — Ce qu'on dit

Carrière d'acteur

N'eut été la radio, nombre d'acteurs et d'actrices n'auraient pu poursuivre leur carrière. Chez les jeunes qui ambitionnaient de paraître à l'écran sonore de Radio-Canada ou à ceux d'autres postes, la tâche a pu être difficile dans les débuts, mais la carrière assez facile dans la suite. Ce que les directeurs pouvaient exiger c'est moins mimique que la diction, moins la toilette que la façon d'exprimer le texte. Ici pas d'effort de mémoire mais la compréhension du texte. Sur le plateau, face au public, la tâche serait autre. C'est pourquoi bon nombre de ces jeunes comédiens ne pourraient jamais jouer d'une façon heureuse à la scène. Ajoutons que souvent ils n'ont pas le physique de l'emploi. On se demande ce qu'ils deviendront lorsque la télévision au lendemain de la guerre sera un fait accompli. Hélas!...

États-civil

C'est curieux ce que les gens, une certaine classe de gens cependant, sont avides de savoir si un tel ou une telle que l'on entend chaque jour à la radio sont mariés. Il y a une psychologie que l'on peut expliquer. Bien des auditrices se figurent que telle ou telle voix grave, barytonante, profonde est l'écho de quelque personnage, au port de chevalier, un type de conquérant, un "rêve d'homme" — un mot des correspondantes — bref l'idéal. D'où le besoin de savoir si Oedipe ou Tartempion est marié. Pourquoi ne pas courir sa chance? Mais la liste s'épuise. La plupart des comédiens de la radio sont mariés. Quelques noms: Jacques Auger, Guy Mauffette, Paul Dupuis, François Rozet, Albert Duquesne, Roger Baulu, Gérard Delage, Jovette Bernier, Nicole Germain, Juliette Beliveau, Hector Charland, Poitras, Marcel Baulu, Lionel Daunais, Renée Coutlée, Camille Ducharme, André Treich, Henri Letondal, Félix Leclerc, Mia Riddez, — et j'en oublie — tous mariés! oui, tous mariés!...

Colonie de vacances

Plusieurs artistes se sont groupés en une véritable colonie de vacances. C'est dans les Laurentides, en pleine montagne, loin du bruit et de la foule curieuse, qu'ils se reposent. A Saint-Sauveur des Monts, Antoine Godeau, le doyen de nos metteurs en scène s'y établit, il y a quelques années avec sa fille Marthe Thierry et son gendre, Albert Duquesne, puis viennent s'y fixer à leur tour Henri et Lucie Poitras, Henry Deyglun, Mimi d'Estée, et Paul Gury. Les uns se préparent pour la saison d'automne, les autres racontent à la veillée du soir leurs souvenirs de théâtre. Pas de correspondance. Pas d'interviou. Pas de maquillage. La vie champêtre, quoi!

Saison d'automne

La plupart des émissions théâtrales actuelles resteront à l'affiche de Radio-Canada cet automne. Plusieurs cependant orienteront leur trame vers des objets différents. Il est impossible que le jeu se renferme dans un seul cadre. Un peu de changement d'air, cela fait du bien. Du nouveau le roman de Claude-Henri Grignon "Un homme et son Péché" passe maintenant tous les soirs à sept heures au lieu de sept heures et quart comme dans le passé, les samedi et dimanche excepté.

La Pension Velder passe à sept heures quinze au lieu de sept heures.

Nombre d'auditeurs avaient jusqu'ici manifesté le désir de voir le roman de Grignon porté au programme de chaque jour, du lundi au vendredi. Leur désir se réalise. Ajoutons que ce radio-roman est l'un de ceux qui ont obtenu à Radio-Canada les plus gros suffrages. Les auditeurs écrivent, chaque semaine au sujet de ce qu'ils ont entendu. Une scène les a particulièrement intéressés dernièrement; elle évoquait la construction et l'inauguration du chemin de fer du Pacifique Canadien, de Saint-Jérôme à Sainte-Agathe.

Tournées infructueuses

Des entrepreneurs de spectacles ont fait adapter à la scène des radio-romans et ont organisé des tournées qui n'ont pas toujours répondu à leurs vœux. Il y a eu même des fiascos. Les adaptations scéniques sont parfois intéressantes mais elles comportent généralement des risques. Il en est ainsi des pièces adaptées à la radio. Les auteurs qui refusent de laisser porter leurs œuvres à l'affiche radiophoniques sont des sages. On pourrait citer dans cet ordre d'idées le cas de Léopold Houlé que les directeurs de la radio sollicitaient après les remarquables succès de son Presbytère en Fleurs. Et à notre avis, il a bien fait. Cette œuvre qui fut décorée par l'Académie Française marque une époque dans notre histoire littéraire. Il est arrivé qu'elle a inspiré, pour ne pas dire davantage, plusieurs pages des radio-romans. Son curé de Saint-Alme a servi d'excellent modèle...

Le théâtre de la Peur

Ce genre de théâtre passe le jeudi soir, à huit heures, aux postes du secteur français de Radio-Canada.

La formule adoptée répond aux goûts d'un certain public. Mais ici Radio-Canada tient particulièrement à faire ressortir l'art de la mise en ondes plus que le caractère "hallucinant" du drame transporté de la scène grand-guignolesque aux studios de la radio. Il faut signaler ici le rôle que jouent les bruiteurs dans le jeu. Il leur appartient non seulement de créer le décor mais aussi d'apporter aux répliques par des soulignés sonores nettement caractéristiques, une vigueur poussée parfois jusqu'à la véhémence ou une certaine teinte qui sera à l'écran radiophonique ce qu'est le clair-obscur à la peinture.

Evidemment ce genre d'audition ne convient pas à tous les auditeurs. C'est ce que ne cesse de répéter le commentateur au début de chaque émission. Les parents comprendront, par exemple, que leurs enfants doivent être à leurs jeux et non aux écoutes à l'heure de ce théâtre. Ils trouveront dans l'horaire de Radio-Canada d'autres programmes plus conformes à leurs goûts. Radio-Canada sait varier les genres.

LE COURRIER DU JOUR DOIT S'INTÉRESSER À NOMBRE DE PROBLEMES

Ce que dit Madame Réjane Des Rameaux à ce sujet. — Un volumineux courrier, chaque semaine. — La vie pratique. — L'art culinaire et les recettes en temps de guerre

Madame Réjane DesRameaux, en reprenant son Courrier du Jour à Radio-Canada, ne prévoyait pas qu'elle aurait à résoudre autant de problèmes qui lui sont soumis chaque jour. L'année dernière, alors qu'elle dirigeait cette même tribune sous la rubrique "Courrier-Confidences", la correspondance certes était volumineuse. Actuellement, malgré les vacances, elle n'a pas diminué, au contraire, elle augmente sans cesse.

— Sur quoi portent ces problèmes! lui avons-nous demandé.

— A peu près sur tout, a répondu Madame DesRameaux. Evidemment, plusieurs de ces problèmes restent sans solution parce qu'ils se rattachent à des faits d'un caractère intime.

Dans l'ensemble, ils indiquent de nombreuses préoccupations. Le terme, "ces préoccupations" pourraient se traduire par un autre. Disons, par exemple, "inquiétudes".

— Vous interroge-t-on au sujet de la guerre?

— Certainement, mais ce n'est pas au sujet des opérations militaires comme vous pensez mais au sujet de ce qui relève des divers services de guerre, comme par exemple les œuvres de la Croix-Rouge, de l'aide aux familles des soldats, des pensions, de l'enrôlement des femmes dans les services auxiliaires, des industries de guerre, etc.

— Cela vous oblige sans doute à beaucoup de recherches?

— Certes, il me faut consulter des spécialistes, des chefs de service, visiter les bibliothèques, de sorte que les loisirs chez moi sont assez rares. Mais cette tribune que j'ai l'honneur de diriger en vaut la peine. Elle comporte en même temps que le sentiment de la responsabilité, de grandes consolations. Vous avez dû constater que les conseils que je donne sont d'ordre pratique. Les questions sentimentales, le jeu du romanesque, le tendre sont des sujets à éliminer parce que la direction que les correspondantes demandent, car il s'agit bien de direction, peut avoir des conséquences parfois assez compromettantes.

— Des peines de cœur?

— Comme bien vous pensez. Non, au Courrier du Jour, nous nous intéressons comme je l'ai dit, à des problèmes divers mais toujours à des problèmes d'ordre pratique, comme par exemple l'artisanat qui est en pleine renaissance et qui m'a valu des communications fort intéressantes. Mais ce serait trop long de les énumérer ici. Il ne faut pas oublier non plus que nous traitons d'art culinaire. Cette question de la bonne cuisine et de diététique relève de Madame Rose Lacroix, qui est, comme vous le savez, la directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale.

Madame Lacroix m'envoie ses notes et j'en fais la lecture à chaque émission. J'ai la conviction que les conseils de Madame Lacroix sont très écoutés et très suivis. Le courrier d'ailleurs me le prouve. Les ressources de la cuisine sont inépuisables. En ce temps de vie chère, alors qu'il faut faire disparaître du menu les petits plats qui ne sont pas toujours essentiels, les recettes de cette collaboratrice prennent une valeur inestimable. Ses recettes "de guerre" peuvent créer une table fort appréciée d'autant plus qu'elles nous protègent souvent contre les maux du tube digestif.

— Votre auditoire est féminin! Est-ce que les hommes suivent le Courrier du Jour?

— Certainement, mais c'est le petit nombre, le très petit nombre; étant donné qu'ils sont au travail, qu'ils sont absents du foyer à l'heure de l'émission. On m'assure qu'il y a des récepteurs dans plusieurs bureaux et que parfois ces Messieurs prêtent l'oreille à mes propos... C'est toujours ça de pris, comme dit la chanson... Mais n'insistons pas, ce serait fastidieux de ma part...

"MÉLODIES OUBLIÉES" ET RETROUVÉES PAR RADIO-CANADA

"Les chansons, à écrit quelque part Clément Vautel, "c'est comme les fleurs; celles des printemps de notre époque sont aussi jolies que celles des printemps d'autrefois. "Cette rétrospective — si l'on peut dire, — des soirées de famille, d'il y a trente ou quarante ans, grâce aux Mélodies oubliées que nous fait entendre Radio-Canada, le dimanche soir, à huit heures et demie, constitue, en effet, le bien-fondé du mot de Vautel.

Une chanson "de son temps", c'est toujours la chanson de sa jeunesse. Elle évoque, avec des souvenirs émus, dans le cadre d'une vie débordante, d'autres figures, des enthousiasmes ou des mélancolies.

L'écriture musicale de la chanson d'hier était tout imprégnée de sentimental et de tendre, ainsi qu'il convenait à la romance; la musique syncopée, les hardiesses du music-hall, les airs de dancing, sans nuire à la romance, l'ont souvent mise à l'écart, si bien que les "jeunesses" d'aujourd'hui n'en comprennent pas toujours le sens, le caractère, le symbole peut-être. Ces "mélodies oubliées" font donc revivre le passé. Elles forment un répertoire assez vaste et se flattent de porter les signatures de compositeurs célèbres. Tout leur art vient à la fois, du parolier, du musicien et de l'interprète.

Les chansons d'aujourd'hui se feront distancer par de nouvelles formes d'écriture. Dans vingt-cinq ans, elles seront à leur tour des "mélodies oubliées". C'est leur destinée.

L. H.

LA MUSIQUE ET LA CULTURE DU GOUT

Le concert symphonique et le concert populaire. — La musique de danse

Dans une interviou à M. Jean Vallerand, critique musical, le chef d'orchestre Edwin McArthur a déclaré que pour cultiver le goût au sein de la masse, on doit s'abstenir de lui faire entendre des œuvres trop sévères. Le concert populaire fera volontiers la part du poème symphonique parce qu'il touche l'imagination. Il observe qu'il y a deux sortes d'auditeurs: ceux qui ont déjà une préparation et qui aiment la musique pour elle-même et ceux qui, pour apprécier, ont besoin d'être remués.

C'est dire qu'il faut dans l'élaboration de l'œuvre éducative que poursuit la radio un système de dosage, une progression lentement esquissée. Radio-Canada, sous la baguette de ses chefs d'orchestre, et sous les directives qui leur furent données, s'en est tenu à la formule, la seule conforme à l'esprit pédagogique suggérée par le jeune chef d'orchestre américain. Et cela, depuis les débuts de son existence.

On a voulu expliquer la phobie de certains groupes d'auditeurs contre tel ou tel genre ou plus exactement contre ce qu'on a désigné comme le classique par l'absence de l'ambiance propre et on a proclamé que l'ambiance, — éducation, goût, esthétique, — seule conférait l'agrégation aux postulants ayant vraiment la vocation du beau.

Radio-Canada a fait œuvre d'apostolat musical en s'écartant des cadres de l'académisme. La Société a varié tous les genres; elle a parcouru les divers cycles qui vont de Bach au bon Gounod, de Mozart à Ravel, de Wagner à Gershwin. La médiocrité, la banalité, le vulgaire, l'équivoque ont été proscrits des programmes. Mais elle a ouvert les postes de ses studios à la musique légère, récréative, enlevante. Elle a exploré tous les modes et c'est par cet acheminement mesuré vers les hautes sphères de la pensée musicale qu'elle atteindra son objet. On connaît ce mot d'un célèbre critique français, Reyer: "Si j'ai de très vives prédilections, je n'ai pas de préventions systématiques et je sais reconnaître le beau partout où il se trouve. L'amour du beau ne m'empêche pas de convenir que le joli est aimable. J'ai l'estomac assez complaisant pour pouvoir dîner d'une symphonie et souper d'une chanson."

Un autre faisait observer qu'après l'audition d'une œuvre symphonique, il tournait le bouton de son récepteur vers une émission de "dancing" pour lui faire apprécier encore davantage ce qu'il avait écouté en premier lieu.

L. H.

"JEAN-BAPTISTE S'EN VA-T'EN GUERRE"

Le mercredi soir, à 10h. 30

Cette émission de Radio-Canada, le mercredi soir, de dix heures et demie à onze heures, est le journal parlé des principaux événements qui se déroulent chez les nôtres en service actif en Angleterre. Relayée de Londres, cette émission établit en quelque sorte un contact immédiat entre les soldats canadiens outre-mer et leurs parents du Canada. Un très grand nombre sont venus dire quelques mots au micro de Radio-Canada. Formule simple mais émouvante pour les parents dont les fils sont partis sous les drapeaux, loin du foyer: "Bonjour, maman! je t'embrasse! Tout va bien... Ne soyez pas inquiète!... "Messages d'un papa à sa femme et aux petits, d'un fiancé à sa "future", d'un officier supérieur et d'un aûmônier aux parents.

Souvent on demande à la téléphoniste de Radio-Canada: "Savez-vous si X... va parler de Londres, mercredi soir, au cours de l'émission de Jean-Baptiste s'en va-t'en guerre"? Radio-Canada n'a pas toujours le mercredi, la liste des soldats qui doivent parler au micro de Londres et, par relais, au micro de Radio-Canada. Le plus sage, c'est de se tenir aux écoutes le mercredi soir. Si la voix de l'être cher ne se fait pas entendre, la demi-heure que l'on passe à écouter n'est certes pas perdue parce qu'elle vous permet de suivre les événements du jour chez les nôtres.

Dans leur communiqué télégraphique, les représentants de Radio-Canada à Londres indiquent parfois vu certaines circonstances imprévisibles en temps de guerre: "A communiquer". Ce qui veut dire que la composition du programme ne peut être connue qu'à l'heure de l'émission.

L. H.

REVUE DES NOUVEAUX FILMS

"Men of Texas"

avec Robert Stack, Brod Crawford, Leo Carillo.

Universal **Durée: 82 min.**

CE FILM SUR LES PREMIERS TEMPS DU TEXAS EST REMPLI D'AVENTURES.

Se déroulant au Texas, après la guerre civile, cette histoire tient du mélodrame, avec son personnage vilain de la plus noire espèce.

A cette époque, les gens du Texas détestaient à mort les Yankees ou habitants du Nord. Brod Crawford attise cette haine des habitants du Sud contre les Yankees, mais pour une raison qui n'a rien de bien honorable. Tout en voulant soulever une insurrection contre l'occupation du territoire, il sème la terreur et se livre à des actes de banditisme pour remplir ses goussets.

Robert Stack, dans le rôle d'un reporter de Chicago envoyé au Texas pour examiner la situation, vient en difficulté avec Crawford quand il tente de faire de bons Américains avec les habitants du Texas.

Crawford termine sa carrière sur l'échafaud.

Pour insérer dans ce film des scènes d'amour, on a fait de Stack et de Crawford les deux rivaux pour le coeur d'Anne Gwynne. Il va sans dire que Stack remporte la partie.

Le jeu des acteurs est excellent. Carrillo tient le côté comique. Les autres personnages sont: Jackie Cooper, Ralph Bellamy, Jane Darwell, John Litel, Addison Richards et Kay Linaker.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE. bonne.

"Tish"

avec Zasu Pitts.

M.G.M. **Durée: 84 min.**

D'UN GRAND INTERET HUMAIN ET D'UNE FINE HUMOUR QUI PLAIRA AUX GENS MARIES COMME AUX MEMBRES DE LA FAMILLE.

Basé sur le roman de Mary Roberts Rinehart, ce film plaira à toutes les femmes, car il survient dans l'intrigue des incidents dont elles peuvent être témoins presque tous les jours dans leur propre maison: de là son intérêt humain.

Il s'agit de trois vieilles filles qui ont gardé des instincts maternels réprimés. Elles sont personnifiées par Zasu Pitts, Aline MacMahon et Marjorie Main. Mlle Main a d'abord des embarras quand elle adopte comme sien un enfant dont la mère est morte en couches. Il s'y mêle de la comédie et du drame.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE: bonne.

"Baby Face Morgan"

avec Mary Carlisle et Richard Cromwell.

PRC **Durée: 65 min.**

MELODRAME BIEN JOUE.

Ce film est tiré d'un scénario très original.

Richard Cromwell joue le rôle d'un épicier de campagne qui ignorait que son père était un chef de bande qui extorquait de l'argent à ses victimes, en recourant au chantage. Robert Armstrong, un racketeer, le contraint à accomplir sa vile besogne comme président de l'Acme Protection Agency, qui sert de paravent aux affaires louches de la bande. Cromwell, qui croit être dans une compagnie d'assurance légitime, se voit à signer des chèques à des propriétaires de camions dont les véhicules sont réduits en mille miettes si les propriétaires ont le malheur de refuser à Armstrong l'argent requis pour leur "protection".

Un des propriétaires de camions n'est autre que Mary Carlisle dont Richard tombe amoureux. Ralph Harolde, jaloux de l'emprise d'Armstrong, apprend finalement que Cromwell, qu'Armstrong lui avait dépeint comme un mystérieux bandit, est le président de l'Agence de protection Acme. Harolde tente de le prendre dans ses filets, mais Cromwell, inspiré par son amour pour Mary, met Harolde à sa place à l'aide de ses deux poings.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE: bonne.

"Drums of the Congo"

avec Don Terry, Ona Munson, Stuart Erwin.

Universal **Durée: 59 min.**

MELODRAME SE DEROULANT EN AFRIQUE.

C'est un film qui intéressera surtout la jeunesse. Il ne manque pas d'action. Tout ce qui peut intéresser les adultes, c'est quelques panoramas authentiques d'Afrique.

L'intrigue se déroule autour de la convoitise d'un Américain et d'un agent ennemi sur un minéral servant à la fabrication d'instruments de précision pour la guerre.

On remarque de belles prises de vues de la faune de la jungle.

"Neck and Neck"

20th-Fox **Durée: 7 min.**

Ce dessin comique en couleurs nous permet de rire des amours d'un cheval de course, champion des champions, pour une belle jument. Quand celle-ci repousse ses avances, le champion de la piste tombe dans le découragement et perd toutes ses courses. Il redevient champion lorsque la jument consent à répondre à l'amour du cheval de course. Ce sujet original est traité de façon très amusante.

"Prisoner of Japan"

avec Alan Baxter et Gertrude Michael.

PRC **Durée: 64 min.**

FILM DE GUERRE QUI ARRIVE DANS UN MOMENT OPPORTUN. INTRIGUE EXCITANTE.

C'est le récit montrant la bravoure et l'abnégation de deux Américains abandonnés sur une île envahie par les Japonais.

Alan Baxter, un négociant américain, se trouve ainsi prisonnier dans sa propre demeure sur la petite île de Nukuloa. Son ancien professeur d'astronomie, Ernest Dorian, est un traître à la solde du Japon et il opère un poste de t.s.f. à ondes courtes, sous le toit même de Baxter. Afin d'empêcher tout renseignement précieux de parvenir aux oreilles de l'ennemi, des officiers de la marine font des perquisitions dans les îles avoisinantes. Un capitaine et un jeune enseigne de vaisseau sont reçus par Ernest Dorian et, en faisant leur ronde, le jeune enseigne, Tommy Seidel, devoile ses plans, avec le résultat que leur navire est coulé. A ce moment, Gertrude Michael, une artiste américaine qui veut retourner dans son pays, va voir Baxter, espérant qu'il sera en mesure de l'aider à s'enfuir. Elle se rend vite compte de la situation précaire dans laquelle se trouve le négociant et, grâce à sa perspicacité et à sa détermination, elle réussit à éloigner les Japonais. Au cours de la traversée, les héros de l'histoire sacrifient leur vie pour sauver un gros convoi américain.

DIRECTION: assez bonne.
PHOTOGRAPHIE: assez bonne.

"Rock River Renegades"

avec Ray Corrigan, John King, Max Terrune.

Monogram **Durée: 56 min.**

FILM DES RANCHS DE L'OUEST AMERICAIN DE LA SERIE DES "RANGE BUSTERS".

Les trois principaux personnages viennent au secours d'un shérif (Kermit Maynard) qui court le double danger de perdre sa place et sa fiancée (Christine McIntyre) au profit d'un chenapan (Weldon Heyburn) dont le jeu consiste à mettre Maynard dans de mauvais draps, espérant que le shérif perdra la confiance de ses chefs et qu'il sera démis de ses fonctions. La misérable ne recule devant rien pour perdre son rival. Il encourage une bande de fripouilles à commettre toute une série de dépradations et de brigandages pour mettre la région sous les dents. Nos trois héros prennent alors partie pour le shérif et réussissent à dévoiler le jeu infâme de son rival.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE: bonne.

"Escape from Hong-Kong"

avec Don Terry, Marjorie Lord, Leo Carrillo, Andy Devine.

Universal **Durée: 1 heure**

DRAME D'ESPIONNAGE D'UNE INTRIGUE EXCITANTE MENEE A BONNE ALLURE.

Terry, Carrillo et Devine jouent ici le rôle d'acteurs de vaudeville qui sont occupés à éclaircir les agissements mystérieux d'un espion nazi qui agit sous le couvert d'un uniforme britannique. L'action, qui se passe à Hong-Kong, au temps de l'incident de Pearl Harbor, est menée allègrement et les pistes que l'on suit conduisent nos héros dans des impasses tellement compliquées que le public ne manquera pas un seul instant d'être pris par l'intérêt qui ne languit jamais un seul instant dans ce film.

L'héroïne est Marjorie Lord qui pose comme espionne allemande afin de mieux prendre le véritable espion nazi sur le fait. Elle joue tellement bien son rôle qu'elle a de la peine à persuader Terry qu'elle est plutôt attachée au service de contre-espionnage anglais.

On assiste ensuite à un combat entre un bombardier plongeur japonais et un rapide canot-automobile dans lequel nos trois héros vont conduire l'espion allemand aux autorités anglaises de Hong-Kong.

Carrillo et Devine tiennent à merveille la partie comique du film. Mlle Lord fait une jolie espionne.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE: bonne.

"Rubber Racketeers"

avec Ricardo Cortez, Rochelle Hudson, Bill Henry.

Monogram **Durée: 67 min.**

MELODRAME DE GANGSTERS.

Cortez, à peine sorti du bagne, rêve déjà de mauvais coups. Cet incorrigible dans le monde interlope se lance dans la fabrication de pneus qui sont aussi fragiles et aussi flexibles que du papier buvard! Des manufacturiers dévoilent son jeu et le dénoncent à la Justice, faisant ainsi preuve d'un bel esprit patriotique.

DIRECTION: suffisamment bonne.
PHOTOGRAPHIE: suffisamment bonne.

"Doin' Their Bit"

M.G.M. **Durée: 11 min.**

Les gamins d'Our Gang donnent une représentation pour les soldats, avec des danses, des farces et une grande finale où l'on voit les membres de la Gang revêtus des uniformes respectifs des Nations Unies.

REVUE DES NOUVEAUX FILMS

"Panama Hattie"

avec Ann Sothern, Red Skelton.

M.G.M. **Durée: 79 min.**

C'est une version filmée de l'hilarante comédie musicale qui a triomphé sur le Broadway pendant plusieurs semaines.

Le film a subi quelques transformations, mais sans rien perdre du côté humoristique et musical. Red Skelton, "Rags" Ragland et Ben Blue, dans un trio de marins, prêtent leur talent histrionique pour faire rire aux larmes les nombreux auditoires qui iront voir cette comédie musicale si populaire. Ces trois comédiens soutiennent la conversation et relèguent presque au dernier plan Ann Sothern qui tient le côté sentimental par ses affaires de coeur avec un sergent de l'armée, Dan Dailey, jr. Mais, nos trois gars de la marine sont les anges gardiens d'Ann Sothern, mènent à bonne fin l'intrigue amoureuse de la jeune fille en éliminant Marsha Hunt, et dénoncent finalement une bande d'espions, histoire de mettre un peu de roman-policier dans ce mélo, vu que, comme le titre le comporte, quelques scènes se passent à Panama, principalement dans un cabaret où Hattie agit comme vedette pour l'amusement de la clientèle. C'est ainsi qu'on assiste à une profusion de danses et qu'on entend de la musique entraînante et des chansons populaires. Pour cela, on a eu recours au talent du célèbre Cole Porter et à celui de Walter Donaldson, Roger Edens, Burton Lane et E. Y. Harburg.

DIRECTION: très bien.
PHOTOGRAPHIE: très bien.

"Priorities on Parade"

avec Ann Miller, Jerry Colonna, Johnnie Johnston.

Paramount **Durée: 79 min.**

COMEDIE MUSICALE RONDEMENT CONDUITE.

Ce film prête un tour nouveau à une vieille formule. Il fournit au public ce qu'il préfère dans un film: de l'action entraînante, de la belle musique, de la danse, de la comédie, de jolies filles et de bonnes blagues.

La scène se déroule dans une usine d'aéroplanes de la Californie. On y voit une troupe de comédiens crève-la-faim qui ont accepté des positions dans l'usine afin de gagner leur pain à la sueur de leur front en attendant qu'un directeur de théâtre leur trouve du travail à la scène. Ces comédiens-ouvriers occupent leurs loisirs à divertir leurs compagnons de travail en montant des pièces. Quand enfin on vient leur offrir de retourner au théâtre, ils refusent, préférant demeurer à l'usine pour fabriquer des avions pour l'Oncle Sam, dans un bel élan patriotique.

Dans ce film, Ann Miller donne plusieurs numéros de danse enlevants. Johnson et Mlle Rhodes se signalent comme acteurs et chanteurs.

Le gros de la partie comique a été confié à Jerry Colonna et Vera Vague dont on connaît le comique ton de voix à la radio.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE: bonne.

"The Talk of the Town"

avec Cary Grant, Jean Arthur, Ronald Colman.

Columbia **Durée: 118 min.**

SCENARIO BIEN ECRIT — PRODUCTION DE PREMIER CHOIX.

Ce film, dont nous donnons le récit sous le titre de "l'Homme dont on parle", ailleurs dans ce numéro de notre Magazine, a tout ce qu'il faut pour plaire.

Admirablement bien monté, le jeu des artistes est parfait sous tous les rapports. L'humour dont ils font preuve est très fin et l'on peut dire, en définitive, que c'est un des meilleurs films de l'année.

Ce trio d'acteurs qui portent les noms de Cary Grant, Jean Arthur, Ronald Colman, n'a jamais si bien joué ensemble, car ils se comprennent et collaborent au succès du film d'une façon qui mérite les plus beaux éloges.

On assiste à de magnifiques numéros de danse et la troupe des danseuses a été choisie sur le volet.

Les autres acteurs qui secondent les trois principaux sont Edgar Buchanan, Glenda Farrell, Charles Dingle, Emma Dunn, Rex Ingram, Leonid Kinskey et Clyde Fillmore.

Le thème porte sur un incendie criminel allumé dans une filature opérée par un réactionnaire (Charles Dingle). Grant, un des ouvriers, se trouve être le bouc émissaire à cause de l'agitation qu'il crée autour de lui en vue de défendre les principes de la justice sociale dans le monde industriel et ouvrier. Grant est accusé de meurtre, vu qu'un contremaître aurait perdu la vie dans l'incendie de la manufacture. Grant s'évade de prison et se réfugie dans une maison à Mlle Arthur, mais louée le jour même à un célèbre avocat qui prépare un ouvrage sur la jurisprudence (Colman). Quand celui-ci découvre le fugitif sur les lieux, Mlle Arthur prétend que c'est son jardinier et non l'homme recherché par la justice. Eventuellement, la vérité se fait jour. Colman juge de son devoir de livrer l'accusé à la police, mais la jeune fille l'induit à changer d'idée et à le défendre. Sur ce, Colman découvre que l'incendie de la filature a été allumée par Dingle lui-même pour en retirer l'assurance et que le contremaître disparu n'a jamais péri dans l'incendie, mais s'est réfugié dans une autre ville.

DIRECTION: excellente.
PHOTOGRAPHIE: excellente.

"Hi, Neighbor"

Republic **Durée: 72 min.**

avec Jean Parker, John Archer.

COMEDIE MUSICALE ENTRAINANTE AVEC UN CERTAIN NOMBRE D'ARTISTES DE LA RADIO.

Ce film plaira certainement aux amateurs de la radio car on y voit évoluer des vedettes du microphone comme Lulubelle, Scotty, Barbara Jo Allen (Vera Vague), Dun Wilson, Roy Acuff et sa troupe de "Smoky Mountain", Harry "Pappy" Cheshire et Lillian Randolph. Chacun plaît dans son genre.

Quant à ceux qui vont au cinéma pour voir leurs favoris, ils seront servis à souhait avec la populaire Jean Parker, John Archer, Janet Beecher, Marylin Hare et Bill Shirley.

"Hi, Neighbor" offre de la musique enlevante et de grosses blagues bien farcies, débitées à une allure qui ne laisse aucun répit. Il n'y a aucune intrigue — tout ce qui se dit et se fait ne tient pas debout — mais, on ira voir ce film pour rire, rien que pour rire à gorge déployée et se donner une pinte de bon sang.

La scène est du plus pur Hollywood. Elle se déroule dans une école agricole transformée en camp d'été pour coeurs solitaires dans le but de prélever des fonds avec les amoureux transis, histoire de couvrir les dépenses. On assiste aux efforts des étudiants et des professeurs en agronomie pour faire vivre le camp, en dépit des protestations énergiques de la fondatrice de l'Ecole (Mlle Beecher) qui juge que cette idée d'un camp d'été pour coeurs solitaires est absolument scandaleuse. Ce qui la choque davantage c'est que sa nièce (Mlle Parker) a délaissé un jeune homme de la haute société (Wilson), pompeux, mais ennuyant comme la pluie, pour un autre amoureux plus naturel et plus beau garçon qui fait partie de la faculté (Archer). Toutefois, comme on doit s'y attendre, Mlle Beecher change heureusement d'idée à la fin, par suite de complications plus hilarantes les unes que les autres.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE. bonne.

"Divide and Conquer"

Warner **Durée: 14 min.**

Dans ce court film patriotique se trouve illustrée la façon dont se servent les nazis pour fausser la psychologie des peuples qu'ils veulent conquérir. On y voit comment Hitler sème la haine et la zizanie, suivant le vieux principe latin: diviser pour régner. On voit aussi comment le fuhrer exploite le doute et l'indécision pour troubler l'esprit de ceux qui devraient pourtant avoir la confiance et la foi en la victoire.

Des scènes d'horreur et de destruction par les Allemands se trouvent incorporées pour faire détester le peuple qui veut conquérir l'univers. Ces scènes sont d'un réalisme saisissant.

"Down Rio Grande Way"

avec Charles Starrett, Russell Hayden.

Columbia **Durée: 57 min.**

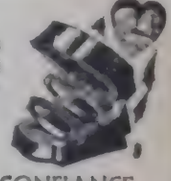
FILM DE L'OUEST PLEIN DE COUPS DE POINGS ET DE COMBATS SANGLANTS.

Le vilain en chef de ce film de l'Ouest est un éditeur de journal (Davison Clark) qui est contre l'annexion du Texas au reste des Etats de l'Union américaine. Cette opposition est motivée par de bas motifs politiques où ne réside que son intérêt personnel. Pour arriver à ses fins, il encourage l'illégalité dans le territoire à annexer, espérant donner au Texas une si noire réputation que jamais le gouvernement des Etats-Unis ne consentira à admettre un tel mouton noir dans sa bergerie.

Le complot du vilain est sur le point de réussir quand survient un Ranger du Texas dans la personne de Charles Starrett avec ordre de rétablir le bon ordre et l'obéissance aux lois. Le héros travaille de concert avec une des victimes du vilain (Russell Hayden). Tout d'abord, il se bute contre une muraille de pierre, parce que l'éditeur de journal est considéré encore dans le Texas comme un citoyen respectable d'un caractère irréprochable. Finalement, notre héros prouve les actes à double face du vilain et le dénonce au grand jour.

Dans le cours du récit, on assiste à de violents pugilats, mais Starrett démontre sa force physique, aidée par la connaissance qu'il défend une cause juste et finalement appelée à surmonter les plus dangereux obstacles pour faire triompher le bien sur le mal.

DIRECTION: bonne.
PHOTOGRAPHIE: bonne.

DO. 0640
SI VOUS PORTEZ LES FAMEUX DIAMANTS
"BLUE RIVER"

VISITEZ LE
BIJOUTIER DE CONFIANCE
M. W. RIOPEL
902, BELANGER près St-André
CHOIX COMPLET DE MONTRES
BULOVA - OMEGA - TISSOT - CYMA

HUMPHREY BOGART et INGRID BERGMAN, vedettes du film "Casablanca" des Warners. A leurs côtés, les cinéphiles pourront aussi admirer: Paul Henreid, Claude Rains, Conrad Veidt, Peter Lorre, Sydney Greenstreet, Dooley Wilson, Madeleine Le Beau, Corinna Mura, Helmut Dantine, Joy Page, Dan Seymour, Leo Mostavoy, Marcel Dalio, Frank Arnold.

COIFFURES ADAPTEES. Alexis Smith qui joue avec Charles Boyer et Joan Fontaine dans "The Constant Nymph" préfère la coiffure ci-haut pour sa journée de travail aux oeuvres de guerre. Mais le soir elle adopte celle de gauche.

☆

GERALDINE FITZGERALD, l'une des plus jolies voix et la plus belle des Irlandaises venues de Dublin, en vedette aux côtés de Barbara Stanwyck, George Brent et Nancy Coleman, dans le film "The Gay Sisters" des studios Warner.

☆

DOLORES MORAN, jolie blonde de seize ans, montre bien son patriotisme! On pourra l'admirer dans la production Warner "The Hard Way" aux côtés de Ida Lupino, Dennis Morgan, Joan Leslie et Jack Carson. Directeur: Vincent Sherman.

☆

La beauté et la personnalité sont à votre portée avec le nouveau maquillage

Max Factor

Ce nouveau maquillage magique convient à toutes les femmes et à tous les genres. Ce sont les mêmes teintes que celles que portent les stars d'Hollywood. Le rouge à lèvres "TRU-COLOR" fait sensation; le tube: 1.35. La poudre adoucit, flatte, rehausse votre beauté naturelle. La boîte: .75 - 1.35. Le rouge à joues existe dans toute la gamme. La boîte: .75

DUPUIS—allée des cosmétiques.

Dupuis Frères LIMITÉE

MONTREAL

PENSONS-Y COURAGEUSEMENT!

POURQUOI LE PAYS A VRAIMENT BESOIN DE VOTRE AIDE

La guerre pourrait bien se terminer demain . . . si nous acceptions la défaite. En serions-nous plus avancés? Vous, ouvriers, qui est-ce qui emploierait vos bras et votre habileté? L'industrie? Mais que pourrait produire l'industrie? Et, si elle produisait, où et à qui vendrait-elle? N'oubliez pas que le Canada doit exporter: c'est une question de vie ou de mort. Or, si nous perdions la guerre, quels débouchés s'offriraient à nos produits? L'Europe et l'Afrique régies par l'Allemagne? L'Asie aux mains du Japonais vainqueur? . . . Ces pays seraient fermés. Nous pourrions vendre aux Etats-Unis, dites-vous? Mais les Etats-Unis, ayant aussi perdu la guerre seraient dans la même situation que nous.

Pensons-y bien. Assumons courageusement notre tâche. Chacun de nous, sans distinction de fortune ou de profession, DOIT AIDER A GAGNER LA GUERRE.

Pour garantir notre sécurité, notre vie même, il nous en coûte cette année cinq fois plus qu'au cours de l'année la plus critique de la guerre de 1914-18. Douze millions de dollars par jour! Plus de la moitié du revenu total de la nation!

Nous devons accroître notre épargne volontaire

Inutile de s'illusionner: les impôts, si élevés soient-ils, ne rapporteront que la moitié de la somme nécessaire. Or, une partie de cette somme représente l'épargne automatique, remboursable avec intérêts après la guerre.

L'épargne automatique sera diminuée par les exemptions que réclameront bon nombre de gens pour les primes d'assurance, les versements sur une hypothèque, fonds de pension, etc. C'est donc l'épargne volontaire qui fournira les six autres millions dont le Pays a besoin chaque jour.

Jusqu'à la victoire, tout le monde doit se contenter du strict nécessaire. Tout le monde doit économiser davantage afin d'acheter plus de Timbres, de Certificats d'Épargne et d'Obligations. La guerre exige des sacrifices. Il faut vaincre à tout prix. Notre devoir est clair, impérieux. Personne ne peut s'y dérober.

Le Comité national des finances de guerre

Accueillez bien le représentant du comité local

Le Comité national des finances de guerre s'est assuré dans votre localité, les services de travailleurs bénévoles. Quand ils frapperont à votre porte, pour vous offrir des Certificats d'Épargne, des Timbres ou des Obligations, accueillez-les comme des amis. Ils vous proposent un placement qui, non seulement fournira au Pays le nerf de la guerre, mais qui vous permettra de vous amasser un bon petit magot pour l'avenir.

Accueillez bien le représentant du comité local

La Beauté . . .

RIEN DE LAID COMME AVOIR DU VENTRE

Contre cette difformité qui fait le malheur de bien des femmes il n'y a qu'un remède: il faut commencer de bonne heure et ne pas lâcher. Tous les matins, assis sur un tabouret bas, penchez-vous le corps en avant. Quand vous serez habituée, faites cet exercice debout et essayez de toucher le bout de vos orteils du bout des doigts, sans plier les jambes. Vous n'aurez pas de ventre.

Etirez-vous souvent. Suivez l'exemple des animaux domestiques. Regardez bien le chat: quand il se réveille, il étire tous ses membres, les pattes bien dressées, le dos relevé. Le chien n'agit pas autrement.

Si le fait de vous pencher en avant, en étant debout, vous fatigue trop, asseyez-vous sur un tabouret. Croisez vos mains sur la nuque et dressez bien votre torse. Puis penchez-vous bien en avant, tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche. Remontez ensuite les genoux vers le ventre.

Il n'y a rien de plus portés à la paresse que les muscles du ventre. Si vous ne rentrez pas votre ventre souvent en dedans, en vous tenant bien droite, vous ne tarderez pas à vous déformer et cela vous enlèvera toute la beauté de votre taille, la finesse de vos hanches et l'élégance de votre corps.

TRAITEMENT À LA PIERRE PONCE

Pour épilez les poils follets, on peut se servir de pierre ponce, d'eau chaude et de savon; mais, il faut y aller avec prudence, car le frottement trop dur peut faire rougir la peau et l'irriter pour longtemps. Evidemment, ce traitement n'est bon que pour les poils très courts.

MASSAGE DE BOUE

Ces sortes de massages ont pour effet de durcir la peau et de fermer les pores.

Votre apparence doit être de la Classe "A"

Sachez, Mesdames et Mesdemoiselles, que chaque jour que vous sortez, que vous vous montrez en public, vous êtes sujet à un examen aussi sévère que celui que l'on fait subir aux jeunes recrues pour les admettre dans l'armée: il faut que vous soyez de la classe "A", qui est, pour vous, la classe du charme. Dans la classe "B", vous êtes passable; mais, dans les autres classes, vous serez, comme on dit si bien: pas montrable.

Efforcez-vous donc à être "montrable" en faisant chaque jour l'examen minutieux de votre personne.

D'abord, regardez vos jambes. Au cours des chaleurs, un grand nombre ne portait pas de bas. C'était économie bien justifiable en temps de guerre; mais, pour faire de même, il faut que votre peau soit douce comme le satin, sans un poil follet, et que vous l'ayez enduite d'un produit qui contribue à lui donner un ton basané, comme si vous aviez pris un bain de soleil.

Quant aux pieds, voyez à porter toujours des souliers confortables, des souliers qui ne vous font pas mal. Chaussez-vous de souliers trop petits et vous vous sentirez comme dans des étaux et, ce qui est plus grave, vos pieds resteront déformés pour la fin de vos jours. A cette époque de pénurie des pneus, il vous faut marcher davantage. Ne soyez pas comme ces martyres du trottoir qui entrent chez elles, le soir, les pieds en compote! Il faut choisir de bons souliers et vous ne serez pas moins élégante que Jeanne Cagney qui, chaque fois qu'elle doit s'acheter une paire de souliers, prend au moins une demi-heure pour en choisir une qui lui convient.

Ensuite, vient la question du bain. Employez l'eau et le savon en abondance et prenez un bain complet par jour. Vous serez toujours fraîche comme une rose. Les sels de bain adoucissent l'eau. Après le bain, saupoudrez-vous de fine poudre de toilette.

Une goutte de parfum derrière les oreilles et sur la nuque complètera la douce sensation de fraîcheur qui s'échappera de votre personne et vous pourrez passer fièrement dans la rue, parce qu'on dira en vous apercevant: "Tiens, celle-là, elle est sûrement de la classe "A"!

CONSEILS DE BEAUTE

PAS TROP DE ROUGE

Celles qui appliquent du rouge trop souvent et en trop grande épaisseur, se rendront compte que cela fait tort à leurs pores. Celles qui sont portées à avoir des boutons et à souffrir de l'acné ne devraient pas faire usage de rouge quand ces boutons sortent.

Si vous avez de grosses lèvres, ne vous servez pas de rouge clair. Mettez le rouge plus épais au centre de la bouche et allez en émincissant la ligne du rouge jusqu'aux commissures des lèvres.

Une jeune fille ne devrait jamais se couper les sourcils. Laissez-les au naturel. S'ils sont trop épais, ne les rasez pas, mais arrachez-les plutôt un à un avec la pince épilatoire. Pas de mascara dans le jour. Même le soir, s'il fait chaud, n'en mettez pas du tout. Vous aurez l'air affreux.

Si vous avez le visage long, plutôt que rond, appliquez le rouge sur vos joues, plus haut que la machoire. Il devrait être appliqué uniformément, sans que les bords paraissent. Accentuez la courbe de vos lèvres, si elles sont trop droites.

La Beauté...

REPOS SUR LA PLAGE

Le soleil remplace toutes les vitamines pour la jolie Brenda Marshall — Mme William Holden dans la vie privée — que vous voyez ici profitant des chauds rayons de l'été, sur une des plages du Pacifique.

LA PIERRE-PONCE

Elle suffit pour enlever les poils superflus quand ceux-ci ne sont que follets. S'ils sont trop touffus, je vous conseille les crèmes épilatoires ou le rasoir.

Il ne faut pas frotter trop fort avec la pierre-ponce, sinon vous vous irriterez la peau.

Bonita Granville vous montre ici comment blanchir et adoucir vos coudes avec un demi-citron fraichement tranché.

LE DOUBLE MENTON

Dès que vous vous rendrez compte que vous commencez à avoir un double menton, prenez les grands moyens, car c'est un bien vilain signe. Vous prenez de l'embonpoint, parce que vous mangez une nourriture trop riche pour vous. Changez tout de suite de régime et laissez de côté les pâtes et les pommes de terre. Mangez très peu de pain, de gâteaux, de nouilles, de sucreries et de lait ou desserts à la crème.

Surtout, surveillez vos mouvements du cou. Ne penchez jamais la tête. Tenez-vous le menton toujours droit.

Voici enfin un petit exercice facile que vous ferez matin et soir: Faites mine de mâcher en vous tenant la tête renversée et les lèvres pincées. Ensuite, tournez-vous la tête à droite et à gauche, dans un mouvement rotatoire, en vous tenant le menton toujours haut. Tenez-vous en même temps le front avec vos deux mains croisées sur les sourcils en vous renvoyant la tête en arrière. Vous sentirez une certaine résistance qui vous fera ainsi étirer le menton.

L'USAGE DU CITRON

Pour que votre peau soit d'un grain fin, clair et rosé, il faut qu'elle soit vivante. Pour cela, il faut savoir en stimuler les pores, les débloquer de toute la crasse et des fards et des poudres qui les obstruent et les empêchent de respirer. Pour cela, rien de mieux que les bains contrastants et les massages. Par bain contrastant, on entend les ablutions à l'eau chaude, suivies d'eau très froide. Il faut aussi "brosser" la peau avec une éponge végétale, puisque, depuis la guerre, les éponges animales sont rares et, d'ailleurs, presque hors de prix.

Il faut aussi macérer la peau aux coudes, aux genoux et aux chevilles comme aux poignets, avec un demi citron, comme vous l'indique ici, sur cette photo, la jolie Bonita Granville, artiste de la M.G.M., qui a fait son nom avec "Forty Little Mothers".

Voici donc quelques conseils additionnels sur le soin de votre épiderme:

a) donnez-vous fréquemment des massages sur les petites veines bleues qui se montrent parfois sur les cuisses, autrement vous aurez des varices.

b) si vous avez des boutons dans le dos, ce qui doit vraiment vous mettre à la gêne quand vous allez vous baigner à la plage, lavez-vous, auparavant, avec de l'eau très chaude et un bon savon boriqué. Faites cela tous les jours pendant une semaine ou plus longtemps, si les boutons persistent. Il n'y a rien de désagréable à la vue comme un vilain dos.

L'EXCES DU ROUGE

Le rouge ne contient pas de germes qui peuvent causer des comédons ou autres boutons purulents, mais si vous employez trop de rouge, sans l'enlever chaque nuit, vous bloquerez vos pores et votre peau, ne pouvant respirer à l'aise, sera vite irritée et couverte de boutons.

Aux jeunes filles qui ont tendance à avoir trop souvent de boutons, je déconseille l'usage du rouge.

Pour avoir une peau rosée, donnez-vous plutôt des massages avec des cubes de glace.

LA PAGE AUX RECETTES

SOUPE AUX TOMATES A L'ANCIENNE MODE

L'abondance des tomates sur le marché, nous permet de faire une bonne soupe aux tomates comme du temps de notre grand'mère.

12 tomates
1 demiard d'eau
2 oignons
persil
1 c. à thé de soda
⅛ de livre de beurre
½ chopine de lait

Faites bouillir les tomates dans l'eau avec les oignons tranchés, le persil et le soda, pendant un quart d'heure. Ensuite, coulez dans une passoire et ajoutez un peu de lait bouilli (environ 1 demiard) et un demi-quarteron de beurre. Laissez bouillir cinq minutes. Vous pouvez, avant de la servir, ajouter deux cuillérées de crème douce, si vous en avez à la maison. Assaisonnez au goût.

JULIENNE ORDINAIRE

C'est la saison des légumes: profitons-en! Epluchez et lavez carottes, navets, poireaux, pommes de terre, un peu de choux, pois et haricots. Coupez les carottes, navets et poireaux en filets, les pommes de terre en morceaux ou en rouelles. Mouillez avec de l'eau ou moitié eau et bouillon; laissez cuire jusqu'à parfaite cuisson, une heure environ. Ne mettez pas trop d'eau: cela fait perdre la valeur des vitamines. Mais, attention, ne mettez pas les pommes de terre tout de suite avec les autres légumes: attendez que ceux-ci aient bouilli pendant une demi-heure.

TOMATES VERTES MARINEES
(Catsup vert)

12 tomates vertes
1 pied de céleri
1 chou moyen
6 pommes
1½ tasse de vinaigre
½ tasse de sucre
épices au goût
sel et poivre

Coupez les ingrédients en petits morceaux et cuire avec un peu d'eau bouillante pendant 2 heures, ensuite ajouter le vinaigre, le sucre, les épices et les assaisonnements et laisser cuire encore 2 heures. Versez dans des bocaux stérilisés et fermez hermétiquement une fois que la marinade aura refroidi.

SOUPE A LA FERMIERE

2 grillades de lard salé
2 oignons
2 carottes
2 branches de céleri
20 gousses de fèves
2 pintes d'eau ou de bouillon

Faire fondre les grillades de lard salé et ajouter les oignons coupés, les carottes, le céleri, les fèves en gousses coupées finement; laissez cuire cinq minutes en remuant de temps en temps. Versez alors 2 pintes d'eau ou de bouillon et laisser bouillir jusqu'à ce que les légumes soient tendres.

CREME AUX POMMES

Prenez trois pommes fameuses ou autres. Faites-les cuire dans un peu d'eau, après les avoir pelées et enlevé les coeurs. Laissez refroidir et écrasez-les bien; ajoutez un blanc d'oeuf et une tasse de sucre. Fouettez ensuite et mettez dans les verres ou les coupes.

BOULETTES DE VIANDE

1 tasse de restes de viande
1 oignon
1 œuf — sel et poivre
2 c. à table de crème
chapelure
persil

Hachez la viande au petit moulin avec l'oignon et ajouter l'œuf, la crème et les assaisonnements. Façonnez les boulettes de la grosseur d'un jaune d'œuf que vous roulez dans la chapelure. Faire cuire dans la grande friture. On décore avec du persil. On accompagne souvent ces boulettes d'une sauce à la farine brunie.

BOUILLI CANADIEN

1 morceau de bœuf à bouillir
1 morceau de lard salé
6 grosses carottes
2 petits navets — sel
2 panais
2 oignons
1 petit chou
patates

Mettez cuire le bœuf et le lard avec l'oignon dans de l'eau bouillante salée et ajoutez les légumes une heure avant la fin de la cuisson. Ajoutez les patates une demi-heure avant de servir. Pour que le bouilli soit plus savoureux, faites-le cuire à petits bouillons.

BETTERAVES EN BEIGNETS

4 betteraves
2 jaunes d'œufs
4 c. à table de farine
farine
2 c. à table de crème
1 pointe de muscade
sel et poivre
végétaline (shortening)

Faire cuire les betteraves jusqu'à ce qu'elles soient tendres, les passer au tamis, ajouter les œufs, la crème, la muscade, la farine, le sel et le poivre. Former de petites boules, les passer dans la farine, les laisser reposer quelques minutes dans un endroit froid et les jeter dans la friture bouillante. Servir très chaud.

CAROTTES A LA FERMIERE

2 à 4 carottes
4 c. à table de beurre
1 oignon
1 c. à table de farine
1 tasse de lait
sel et poivre

Faites cuire les carottes après les avoir coupées en tranches très minces. Faites fondre le beurre dans la poêle, le faire blondir seulement, puis ajouter l'oignon, les carottes, le lait et liez avec la farine délayée. Assaisonnez et servez.

TOMATES FARCIES

4 tomates
1 c. à table de beurre
1 branche de céleri
4 c. à table de veau cuit coupé en dés
1 jaune d'œuf
la pulpe des tomates
chapelure
4 c. à table de pain
persil
— sel et poivre —

Prenez les tomates, enlevez les semences, creusez-les et gardez le couvercle et la pulpe. Préparez une farce avec le beurre, le céleri, le persil, le veau, le pain rassi, la pulpe des tomates, le jaune d'œuf, le sel et le poivre. Remplissez les tomates de ce mélange finement haché, mettre le couvercle et faites cuire dans le fourneau, pendant 15 à 20 minutes. Il faut que le fourneau soit très chaud. Avant de mettre dans les assiettes, décorez chaque tomate d'un bouquet de persil.

TOMATES AU SPAGHETTI

12 tomates d'égale grosseur
1 tasse de spaghetti
1 tasse de sauce blanche épaisse
1 tasse de fromage râpé
persil
chapelure
sel et poivre
noisettes de de beurre

Couper la tranche de dessus des tomates et les presser pour en extraire les semences. Une fois cuit, mêler au spaghetti la sauce, le fromage râpé et saupoudrer dessus la chapelure et poser quelques noisettes de beurre sur le tout. Faites gratiner au fourneau. Après cuisson, décorez d'une branche de persil chaque tomate.

OMELETTE SOUFFLEE

2 œufs — 2 c. à table d'eau — 1 c. à table de beurre

Séparez les jaunes des blancs. Ajoutez l'eau aux jaunes d'œufs et les battrez jusqu'à ce qu'ils moussent. Montez les blancs en neige ferme et incorporez-les délicatement aux jaunes. Déposer le beurre dans une poêle, le faire fondre seulement, sans le brunir, et versez-y les œufs. Mettez la poêle au fourneau et laissez monter.

Cette omelette soufflée se mange très bien avec des petits pois verts frais.

SALADE DE BETTERAVES

(très rafraîchissante quand il fait chaud)

4 betteraves
1 concombre
½ pied de céleri
feuilles de laitue
mayonnaise
persil

Faire bouillir les betteraves, les peler quand elles sont chaudes. Laisser refroidir, creuser le centre. Remplir la cavité avec un mélange composé de concombre, de céleri et de betteraves finement hachées. Assaisonner de mayonnaise, de sel et de poivre. Décorer le dessus de persil.

SALADE DE VEAU EN GELEE

1 jarret de bœuf
2 pieds de veau
2 livres de veau
1 oignon
sel et poivre
persil

Mettre cuire le jarret de bœuf et les pieds de veau à l'eau froide salée. Après quelque temps de cuisson, ajouter la viande de veau et les assaisonnements, et laisser mijoter jusqu'à ce que la viande soit bien cuite. Couler le bouillon, lui ajouter si nécessaire un peu de gélatine. Passer un moule à l'eau froide, le foncer avec de la gelée, laisser prendre, et faire dans le fond une décoration avec des œufs ou des légumes hachés finement. Versez encore un peu de gelée, et laissez prendre de nouveau. Désossez la viande, sans laisser ni peau ni nerfs et déposez-la dans le moule, après l'avoir coupée finement. Remplir le moule de gelée et faire prendre au frais ou sur la glace. Lorsqu'elle est bien prise, la démouler et la décorer de persil.

POMMES EN NEIGE

4 grosses pommes
1 tasse de sucre en poudre
2 blancs d'œufs

Faire cuire les pommes dans un peu d'eau jusqu'à ce qu'elles soient en compote épaisse. Battre les blancs d'œufs en neige, leur ajouter le sucre en poudre, puis la compote de pommes et battre encore pendant quelque temps.

"EXCUSEZ MA TOILETTE"

La consternation était à son comble à la gare d'autobus de Chicago. On se demandait ce qu'il était advenu de l'autobus no 5111 qui était huit heures en retard. Cela était d'autant plus inexplicable que cet autobus n'avait qu'un petit circuit de dix rues dans un sens et dix rues dans un autre pour revenir ensuite à son point de départ, après avoir parcouru encore une dizaine de rues. Trente rues en tout à desservir, cela ne prenait certainement pas huit heures pour un autobus avec un moteur et quatre pneus neufs.

Le surintendant du service des autobus et le vérificateur des horaires étaient dans l'anxiété. Qui aurait eu l'audace de voler un autobus? Qui, sauf les deux employés qui en avaient charge, le chauffeur et le contrôleur, deux nouveaux employés répondant aux noms d'Algy Shaw et Wellington Pflug, deux noms à coucher dehors!

—Dois-je appeler la police? s'enquit le contrôleur de l'arrivée et du départ des autobus.

—La police? Dites donc, voulez-vous que nous soyions la risée de toute la ville. Un autobus ne disparaît pas comme ça de la surface des rues, sans qu'on s'en aperçoive. Ces machines-là, ça ne rentre pas dans n'importe quel garage! Appelez-moi un détective privé! Ah! si je mets jamais la main sur cet autobus . . .

Il n'acheva pas sa menace, mais le préposé aux départs se dit en lui-même qu'il ne voudrait pas être dans la peau d'Algy Shaw et de Wellington Pflug.

Et, pourtant, le surintendant de la gare d'autobus aurait pu ménager sa salive et ses imprécations, car au moment où il parlait, l'autobus no 5111 était en dehors des limites de sa juridiction! Il filait tout simplement, le brave autobus . . . sur la route de Los Angelès! Il filait, oui, mais cela ne voulait pas dire qu'il avançait continuellement en ligne droite, car la façon de conduire de Wellington Pflug n'avait rien d'orthodoxe! Il était d'une insouciance à décourager n'importe quelle Ligue de la Sécurité Publique et M. Gaboury ne lui aurait certes pas épinglé sur la poitrine une médaille de "bonne conduite"!

Au moment même où le surintendant de la compagnie d'autobus pestait, jurait, vociférait contre lui, Wellington n'avait trouvé rien de plus original que de conduire le volant avec ses pieds, tandis qu'il passait la tête à travers le carreau à coulisse qui se trouve au-dessus le siège du chauffeur et il contemplait le paysage qui fuyait derrière lui.

—Qu'est-ce qu'il y avait d'indiqué sur le dernier poteau que nous venons de croiser? lui demanda Algy, le conducteur.

—Frais peint! répondit Wellington en descendant de son poste d'observation, juste à temps pour ne pas se faire décapiter par un pont!

—Surveille mieux ton volant, lui conseilla Algy, si tu ne veux pas que nous soyons tous en compote avant la fin du voyage!

—On aurait mieux fait de rester dans les limites de notre petit circuit, se plaignit amèrement Wellington.

—Ne fais pas l'idiot, lui répliqua Algy. Pense donc. Ce que nous faisons là va nous valoir une promotion, car notre portrait va être dans tous les journaux de l'Atlantique au Pacifique!

Algy ne croyait pas si bien dire.

En effet, tous ceux qui avaient l'honneur de voyager avec Tommy Layton . . . Ah! oui, il est grandement temps de vous parler de Tommy, car c'était avec lui et sa troupe de douze chorus girls que Wellington et Algy avaient l'avantage de se trouver, et ce même Tommy était un riche et joli garçon qui était reconnu pour ses excentricités et ses coups de tête.

Sa dernière impulsion du moment remonte à la veille au soir, alors qu'il sortait du "Deauville", pas mal éméché avec, à sa remorque, une douzaine de chorus girls qu'il avait pris sous sa tutelle peu sérieuse. Or, à cet instant psychologique passait devant le "Deauville", l'autobus no 5111 avec nos deux compères.

—Pèse sur le gaz, mon coco, lui avait dit Tommy, car le malheur veut que nous ayions manqué le train et qu'il nous faut être demain soir au Seaside Yacht Club. Or, le dit club s'adonnait être en Californie, ce qui était aussi considérablement plus loin que la gare d'autobus de Chicago vers laquelle devaient en dernier lieu se rapporter MM. Shaw et Pflug.

Or, Tommy était également un des yachtmen les plus assidus du Seaside Yacht Club et il devait prendre part à une course, étant parmi les plus forts concurrents!

Tout cet enchaînement de circonstances vous explique maintenant pourquoi l'autobus no 5111 était, au moment où nous écrivons, plus de huit heures en retard. A ce moment également, les jurons du surintendant de la gare devaient avoir considérablement monté de diapason . . . aussi, nous vous en ferons grâce, pour aller retrouver nos gens de l'autobus et la joyeuse troupe.

Ce qui, de plus, avait incité Algy et Wellington de se rendre au pressant désir de Tommy, était la promesse de $400 si nos deux chauffeurs pouvaient arriver en temps!

S'étant, chemin faisant, arrêtés dans une petite ville pour prendre de l'essence, un photographe de journal les avait tous photographiés. Or, la dite photo fut reproduite le lendemain matin dans un journal de Chicago, lequel journal fut acheté par le surintendant de la gare d'autobus, lequel surintendant s'empressa de dépêcher en avion en Californie le détective Kendall, lequel détective enfin devait mettre le grappin sur l'autobus à son arrivée au terme de ce voyage transcontinental du plus bel imprévu. Ouf! enfin arrivés, soupirèrent d'aise nos compères et la troupe. Ils étaient à la porte du Yacht Club de Californie. Mais, devant cette porte se tenait également le détective Kendall qui, d'une main tenait un mandat d'arrestation, de l'autre le journal avec la photo de ces messieurs et dames!

—Jolie photo, fit innocemment Wellington. Ce sont vos jeunes filles, ces beaux bébés-là?

—Très jolie photo, en effet, fit le détective ironiquement. Vous avez l'air fin là-dessus!

—Comment! mais, c'est nous autres! s'écria joyeusement Algy.

—En ce cas, je suis fort heureux de vous connaître, poursuivit le détective en exhibant son mandat. Voici un petit bout de papier qui vous servira de sommation de comparaître devant les tribunaux.

—Les gens de l'Illinois, lut innocemment Wellington, nous envoient leurs salutations. Salut!

Mais Algy était revenu à la réalité et, ayant constaté que ses jambes avaient besoin de se dégourdir après une si longue ballade, il prit les jambes à son cou et déguerpit avec la vitesse du chevreuil poursuivi par les loups.

—Imbécile, cria le détective à Wellington, ce n'est pas une invitation, c'est une sommation, un mandat d'arrêt.

Wellington, lui aussi, ne tenait pas à l'arrêt, mais au mouvement. Il imprima donc un mouvement rapide à ses jambes et prit la fuite à son tour.

Mais, le détective Kendall était un homme patient — tous les détectives ne connaissent-ils pas cette grande vertu qu'est la patience? Il revint donc à la chasse à l'homme, le lendemain matin et vit Algy et Wellington, assis dans leur autobus, au bout du quai de Seaside Yacht Club afin d'assister aux régates.

Il ne restait donc plus aux deux employés de l'autobus, une fois pincés, que de s'en retourner à Chicago; mais, Wellington, au lieu d'avancer, recula l'autobus qui prit un joli plongeon dans l'océan.

Kendall cria aux sauveteurs de se jeter à l'eau pour repêcher nos deux copains . . . mais, ils s'étaient volatilisés. Et, quand le yacht de Tommy Layton leva l'ancre, il leva avec lui des profondeurs de la mer, nos deux amis Algy et Wellington, ainsi qu'un gentil petit phoque qui s'était accroché au bout.

L'arrivée inespérée des deux types sur l'Etoile du Sud fut un don inattendu du ciel pour Tommy, car le yachtman s'était vu condamné à n'avoir qu'une femme pour l'aider à conduire le yacht dans sa course. Il lui fallait deux hommes d'équipage et l'onde salée venait de les accrocher à son ancre!

Ce n'est pas que la femme était inutile, mais elle avait le malheur d'être terriblement belle, ce qui aurait peut-être dérangé Tommy dans sa course!

Tommy Layton, il faut le dire ici, avait rencontré Joan Marshall, la veille au soir au club. Naturellement, ce fut le coup de foudre. Aussitôt vue, aussitôt embrassée: ça porte bonheur! Telle était la formule conquérante de Tommy avec les femmes de son monde. Or, cette jeune fille avait un frère qui avait aussi un yacht de course et un équipage; mais l'agent de Tommy lui avait ravi cet équipage pour l'attirer sur le yacht de Tommy avec promesse de payer aux hommes double salaire. Apprenant cela, Joan avait réussi à convaincre l'équipage à déserter le yacht de Tommy, de sorte qu'il se trouvait seul.

—Très bien, mais qu'à cela ne tienne, vous m'aiderez à conduire mon yacht, avait dit Tommy.

La jeune fille le souffleta et voulut sauter dans son dinghy, mais elle trébucha et s'étendit tout du long sur le pont. Il la ramassa et la jeune fille appela au secours de toute la force de ses poumons, mais Tommy lui fit un bâillon avec la paume de sa main et la descendit dans la cabine.

Elle se calma après le premier jour. Pour se venger, elle avait jeté toutes les cartes de navigation par-dessus bord; mais, Tommy connaissait le chenal par coeur.

Le lendemain soir, il faisait un clair de lune à faire pâmer tous les pierrots. Joan se tenait sur le pont, tirant sur une voile. Jamais Tommy n'avait vu de femme aussi ravissante. Il fit donc signe à Wellington de tenir la roue et il se dirigea vers elle.

—Réalisez-vous, lui dit-il, que depuis deux jours vous conduisez le yacht presque toute seule. On dirait vraiment que vous voulez que je gagne la course?

—Je ne demande pas mieux que vous obteniez tout ce que vous désirez, M. Layton, lui répondit-elle avec le sourire le plus ravissant sur les lèvres.

Elle contempla les étoiles au firmament et se mit à fredonner un chant d'amour, tandis qu'Algy, touché par la romance, saisit une guitare et se mit à l'accompagner. Même Skarkey, le phoque, se sentit amoureux et sauta sur le genou de Wellington.

—Pour qui chantez-vous cette romance? lui souffla Tommy à l'oreille.

—Pour les étoiles, répondit la jeune fille impassible.

—Pourquoi ne pas choisir une étoile en particulier? Tenez, l'Etoile Polaire par exemple. Elle est là.

Il indiqua du doigt; mais, ô déception, l'étoile polaire n'était pas là, à l'endroit où Tommy savait la trouver. Alors, il comprit que quelqu'un avait joué avec le compas ou bien que le yacht était en dehors de sa course! Le baromètre aussi était à la baisse.

—Qui a joué avec le baromètre? demanda Tommy en colère.

—Personne ne peut faire mentir un baromètre, M. Layton, fit remarquer la jeune fille. Qu'est-ce qu'il indique donc?

—De la tempête! Une terrible tempête et, par votre faute, nous sommes perdus. Nous sommes à des centaines de milles en dehors de notre course.

DANS UNE ILE INCONNUE

Juste à ce moment la tempête éclata avec furie.

.....

Quand, enfin la tempête s'apaisa, ils virent terre. Le yacht avait été poussé vers une île des tropiques. Où étaient-ils accostés?

Dans le petit dinghy de Joan, ils touchèrent terre et se séparèrent en deux groupes pour savoir s'il y avait des êtres vivants.

Algy et Wellington partirent de leur côté. Ils s'enfoncèrent dans la jungle. Arrivés à une clairière, ils aperçurent une pyramide de crânes humains!

—Nous sommes chez les chasseurs de tête, cria avec effroi Algy. Voici leur réserve.

Ils furent bientôt cernés par une tribu étrange d'indigènes à demi-nus, masqués et silencieux.

Nos deux copains sautèrent sur la pyramide de crânes. Ils venaient sûrement de commettre un sacrilège, car les gens de la tribu poussèrent un cri étrange et se jetèrent sur eux.

Quand ils se risquèrent à ouvrir un oeil, ils se virent dans un village de huttes. Au centre des indigènes se tenait un vieillard et, devant le vieux, probablement le chef, ils reconnurent Tommy et Joan, avec eux, un homme blanc, le seul du groupe. Il portait des verres tellement épais qu'on ne lui voyait pas les yeux. L'homme blanc confia quelque chose au chef dans une langue inconnue et les indigènes relâchèrent Algy et Wellington.

Joan paraissait ennuyée et effrayée à la fois. Elle leur apprit que l'homme blanc s'appelait le Dr Vornhoff. Elle et Tom avait fait sa connaissance en frappant à la première hutte qui se trouvait près du rivage. Vornhoff leur offrit de les conduire auprès du chef et voilà comment toute la bande se retrouvait.

La jeune fille se tourna vers le médecin et lui demanda:

—Pourquoi le chef ne veut-il pas entendre nos explications?

—Parce que sa fille est gravement malade et il est persuadé, avec les sorciers de sa tribu, que vous lui avez jeté un mauvais sort, puisque sa maladie coïncide avec votre arrivée. Il exige donc que vous quittiez son île sur le champ.

—Mais, notre yacht a été avarié par la tempête.

—Il dit que ça ne le regarde pas: il croit que sa fille ne guérira pas tant que vous n'aurez pas quitté l'île.

—C'est ridicule, Wellington, allez chercher mon nécessaire de premiers soins.

Wellington courut donc au yacht chercher la trousse aux pansements et, en revenant, il aperçut un gros chat qui boitait. Il arracha l'épine qu'il avait dans la patte, la désinfecta avec de la teinture d'iode et y colla un emplâtre. Le gros chat lui lécha la main. Il ignorait, cet innocent Wellington, qu'il venait de panser un lionceau!

Avec son nécessaire de premiers soins, Joan fit des merveilles. La jeune indigène souffrait d'une infection dans le bras et n'avait pas été soignée. Joan désinfecta la plaie et la jeune fille guérit rapidement. Le chef parut mieux disposé envers les étrangers.

LA CLOCHE DU DIEU

Toutefois, il ne cessa d'insister pour que les étrangers quittent l'île. Mais, grâce à Wellington, il changea brusquement d'idée et voici pourquoi.

Celui-ci se tenait accoudé contre une énorme cloche quand le poids de son corps fit s'ouvrir une trappe et il tomba dans la cloche. En culbutant, sa tête frappa le battant et la cloche se mit à sonner.

En entendant cela, les sauvages jetèrent des cris de joie et coururent en s'exclamant: "Moolah! Moolah!"

—Qui est ce Moolah? demanda Algy au Dr Vornhoff.

—Depuis 50 ans, répondit le médecin, cette cloche n'a pas sonné. La légende veut que quand la cloche se mettra en branle, le héros de Mantua apparaîtra et reprendra pour les indigènes le temple hanté qui se trouve dans les montagnes.

—Mais, où est ce dieu? Quand va-t-il se montrer?

A ce moment, Algy chercha des yeux son copain; mais Wellington, toujours à l'intérieur de la cloche, tentait mais en vain d'arrêter le lourd battant de la cloche. Finalement, il l'accrocha, mais il fut projeté au dehors et fut étonné de se voir entouré d'une grande foule d'où se détachèrent de nombreuses jeunes filles qui l'admirèrent de près en criant: Moolah! La plus jolie d'entre elles s'approcha en lui tendant une fleur:

—Cette Luana ou fleur d'amour. Moi Luana, fleur d'amour aussi!

—Oh! vous êtes une fleur d'amour? Moi, Wellington, fleur de tapisserie! Dites-moi, la belle, que veux dire tout cet énervement au sujet de Moolah?

—Vous êtes un grand héros, lui répondit la jeune fille. Vous, marier la fille du grand-prêtre et Luana c'est moi.

Elle se jeta à son cou. Wellington se débattit, mais Whaba, le plus fort des indigènes, lui arracha la jeune fille des bras:

—Luana va vous épouser, son mari est mort.

—Pauvre femme, fit Wellington sympathiquement.

COMPLOT DECOUVERT

Le chef ordonna à Moolah, alias Wellington, de prendre sa fille pour épouse.

A ce moment, il y eut une explosion derrière les montagnes.

—Vingo! Vingo! se mirent à crier les indigènes.

—Bingo? fit Algy. Il n'y a pas de soirée de bingo ici, j'espère.

Le Dr Vornhoff sourit amusé:

—Ils crient Vingo. C'est le nom du dieu des montagnes. Pour l'apaiser, les indigènes ont bâti un temple dans la passe entre les deux pics. La seule route pour aller de l'autre côté de l'île passe à travers ce temple. Or, Moolah ne peut épouser la fille du grand-prêtre avant d'avoir prouvé qu'il est le plus brave de Mantua. Pour cela, il doit aller apaiser le dieu des montagnes. Cinq fois, j'ai vu les plus braves de la tribu pénétrer dans le temple: pas un n'est revenu!

—Brrr! frissonna Wellington.

—Vous êtes le meilleur homme de l'île, fit alors le chef.

—Moi, protesta Wellington, je suis un bien mauvais garçon!

Mais ses blagues ne firent aucune impression auprès du chef. On enferma notre héros, tandis qu'on procéda aux préparatifs de son voyage au temple.

Tommy, durant ce temps, résolut de voir tout ce que cela voulait dire.

Le Dr Vornhoff ne lui disait rien qui vaille. Il résolut donc de le suivre à une distance discrète et se cacha dans les broussailles derrière sa hutte. Voici donc le dialogue qu'il entendit:

—Tout est prêt, disait Vornhoff. Personne sauf le gros Américain n'approchera du temple. Emparez-vous de lui comme otage. Moi, je me charge de la jeune fille. Conduisez le yacht de ce côté-ci avec deux hommes . Je me charge des deux autres.

Il entendit le déclic d'un bouton qu'on tournait; puis, plus rien.

Tommy résolut d'agir. Vornhoff avait vraisemblablement un poste de radio et des complices de l'autre côté de l'île. Et c'est là que le chef envoyait Wellington.

Le lendemain matin, on conduisit Wellington à la porte du temple.

—Adieu, Algy, dit-il. La vie gaie est finie.

—Ne t'en fais pas, répondit son ami. Je connais un raccourci et je serai là pour que rien de fâcheux ne t'arrive.

Luana lui sauta au cou et Wellington lui retourna son baiser . . . avec intérêt! Puis, il se dirigea vers le temple. Il y faisait sombre et humide. Wellington y vit des toiles d'araignées, des chauve-souris et d'étranges statues. Trois types au visage rébarbatif sortirent de l'ombre et voulurent le ligoter, mais Wellington se mit à courir. Algy, qui avait promis de protéger son ami, s'était transformé en statue pour ne pas être reconnu; mais, voyant son copain en danger, il s'anima et bloqua le passage aux trois types en jetant sur leurs pieds une statue de pierre. Algy et Wellington purent ainsi prendre la fuite. Ils dégringolèrent des escaliers, des corridors sombres et des tunnels et se virent finalement dans la jungle où ils sautèrent dans les arbres comme des singes.

SAUVES PAR DES LIONS

Whaba, le traître, apparut soudain à la tête d'une bande et nos deux copains fuirent de plus belle; mais, ils se trouvèrent soudain bloqués par une haute falaise. Impossible de sauter, impossible de reculer. C'est alors que se produisit un miracle. Les poursuivants s'arrêtèrent soudain, pris de frayeur. Cinq lions et un lionceau se placèrent entre nos amis et les indigènes. Wellington reconnut le lionceau qu'il avait pansé après lui avoir arraché une épine de la patte. Le félin avait dû raconter cela à ses parents, de sorte que toute la famille de lions se trouvait là pour les protéger.

Algy et Wellington purent regagner le rivage sans encombre, mais ils virent alors Vornhoff qui se sauvait dans le yacht avec Joan. Wellington ne fit ni une ni deux et se jeta à la nage, son ami le phoque derrière lui; mais, comment rejoindre un yacht à moteur rien qu'avec ses deux bras et ses deux jambes? Mais, le phoque nageait plus vite: il prit Wellington sur son dos et tous deux rejoignirent l'embarcation.

Vornhoff fut réduit à l'impuissance.

Enfin, Tommy se montra avec Algy et tout le monde s'embarqua sur le grand yacht pour retourner au pays.

Wellington regrettait Luana. Heureusement qu'au même moment, la jeune princesse sortit de dessous le tarpaulin du dinghy et se jeta dans les bras de son Moolah.

Le rideau tomba sur cette scène brûlante, alors que nos deux amoureux restaient enlacés!

FIN

Ce récit fantaisiste est tiré du film non moins fantaisiste de "Pardon My Sarong" avec comme personnages les deux plus célèbres comédiens de l'écran et de la radio.

Algy Shaw.....*BUD ABBOTT*
Wellington Pflug.....*LOU COSTELLO*
Joan Marshall.....*VIRGINIA BRUCE*
Tommy Layton.....*ROBERT PAIGE*
Luana.....*NAN WYNNE*
Dr Vornhoff.....*LIONEL ATWILL*
Détective Kendall.....*WILLIAM DEMAREST*

POTINS D'HOLLYWOOD

"SABOTEUR"

Norman Lloyd est le héros de ce film qui vient à son heure.

—Quel homme dangereux, direz-vous: il incendie des usines de guerre et fait sauter des ponts!

—Oui, dans le film; mais, dans la vie privée, il ne ferait pas de mal à une mouche!

En dehors du studio, quand il a fini de tourner, il fait de la propagande au poste à ondes courtes d'Hollywood. Et quelle belle propagande de guerre! Pas de vantardise, pas d'insulte, pas de mots couverts, mais rien que la vérité.

M. Lloyd, qui a maintenant vingt-sept ans, a une admiration sans bornes pour Alfred Hitchcock qui a dirigé "Saboteur" et il aime à raconter des histoires où se montre le fin esprit d'observateur, l'humour de "Hitch", ainsi que son imagination intarissable.

Norman Lloyd est arrivé à Hollywood avec la troupe du Théâtre Mercury d'Orson Welles. Malheureusement, il n'y avait pas de rôle qui lui convenait dans "Citizen Kane". Alors, après un séjour de six semaines, il retourna à New-York. C'est là qu'il rencontra John Houston, associé de Hitchcock, qui lui confia le rôle principal du "Saboteur".

Dans ce film, observez bien Norman Lloyd, car vous serez en présence d'un véritable acteur dont l'avenir est plein de promesses.

"FEU DE PAILLE"

Il allait être son amoureux: elle-même l'avait décidé.

Elle, c'était la princesse lointaine, l'insaisissable Consuelo Croydon. Lui, Terry Trindale, qui la poursuivait de ses assiduités depuis un mois! Il se ruinait littéralement pour ses beaux yeux. Il avait déjà pendu au clou des brocanteurs, sa montre, ses boutons de manchette, son étui à cigarettes en or, afin d'avoir la monnaie suffisante pour la suivre partout. Or, comme la belle Consuelo allait tous les soirs au Casino, il ne pouvait pas rien que la regarder: il lui fallait jouer lui aussi. Un Casino n'est pas un lieu de rendez-vous pour les amoureux, mais une place d'affaires et quelles affaires!

Un soir, avant de se rendre au Casino, elle l'avait invité à son boudoir: il ne pouvait encore croire à tant de bonheur, quoique tout ce que la jeune femme lui eut donné fut la fleur qu'elle avait épingler à son corsage. Consuelo avait de la peine pour ce pauvre amoureux transi, elle qui savait ce que c'était que d'aimer et de ne l'être pas!

En effet, elle était folle de Tony Barling. Tony! au coeur tout à la fois brûlant et froid. N'est-ce pas lui qui avait menacé de tuer un jeune Argentin parce que celui-ci avait osé envoyer des fleurs à la jeune fille et qui, le même soir, l'avait laissée seule dans un café tandis qu'il courait après une jolie danseuse!

Ce fut pour oublier que Consuelo plia bagages, bien que Tony lui eut dit, avec sarcasme, en la quittant, qu'il n'avait qu'à siffler pour la faire revenir!

Et, ce soir, Tony avait sifflé!

Il lui semblait que tout arrivait en même temps, ce soir-là. La soirée avait débuté par les aveux ardents de Terry et, une heure après, comme elle avait une veine insensée au jeu — comme il est vrai de dire: "Chanceux aux cartes, malchanceux en amour!" — Terry avait crié "Banco"! . . . et il avait perdu. Le coup était rude pour le jeune homme, car l'enjeu était de $3,200! Or, Terry n'avait que $50! Il la pria d'accepter ce montant en acompte; mais Consuelo était furieuse! Ce qu'elle détestait le plus au monde, c'était de ne pas faire honneur à un enjeu. Pour elle, c'était manquer à sa parole et cela équivalait, pour elle, à de la tricherie. Mais, ce pauvre Terry n'était ni un lâche ni un tricheur. Il avait voulu risquer le tout pour le tout et, comme personne n'osait plus risquer d'argent contre elle, vu sa veine inespérée de ce soir, Terry avait crié "Banco"! comme il aurait pu dire: "Je vous aime!" Banco, ce mot avait été dans sa bouche un cri d'amour! Mais, Consuelo ne l'entendait pas de cette oreille!

EXAMEN DE CONSCIENCE

Revenu à ses sens, Terry se mit à réfléchir. Comment sortira-t-il de cette impasse? Il lui fallait payer cette dette d'honneur.

Il constata alors combien son copain, Chapple Champagne avait eu raison . Champagne et Trindale écrivaient des chansons en collaboration, du moins quand Terry ne passait pas son temps à faire la cour à la belle Consuelo, sans beaucoup de succès d'ailleurs. Mais, Champagne, qui ne vivait pas d'amour et d'eau froide, voulait avoir de quoi manger et de l'argent pour payer son compte d'hôtel. C'est ce qu'il fit sentir à Terry, le pressant de terminer la chanson qu'ils avaient commencée ensemble.

—Tout ce que tu ressens pour ta belle princesse lointaine, lui dit-il, mets donc ça en musique: nous aurons une chanson à succès.

Deux scènes du film "Feu de Paille" (Her Cardboard Lover) avec Norma Shearer, Robert Taylor, George Sanders et Frank McHugh.

UN CAVALIER A SALAIRE

Le deuxième événement de la soirée pour Consuelo fut ce que Tony appelait son coup de sifflet, sous forme d'un billet doux. Il lui faisait tout simplement dire d'être patiente et qu'il viendrait bientôt la chercher. C'est tout ce qu'il avait à écrire, bien qu'il ne l'ait pas vue depuis quatre mois. Le ton de la note n'était pas arrogant, mais il n'avait rien d'affectueux: pas un mot d'amour! C'est dès lors que la jeune fille décida que Terry serait son ami pour le moment, son feu de paille, mais non son amoureux pour vrai. En somme, elle offrait à Terry, pour payer sa dette de jeu, d'être son cavalier, mais un cavalier en carton-pâte! Pour ses services, elle lui paierait $300 par semaine pendant dix semaines. Cela rembourserait les $3,000 que Terry avait perdu en criant Banco et en perdant le coup!

Un homme de paille pour un feu de paille, aux yeux de Terry cela était pire que gigolo: mais, il n'y pouvait rien, puisqu'il avait une dette formidable à payer et qu'il n'avait que $50 en poche! En retour, Terry serait continuellement avec elle, de peur que Consuelo écoute la voix de son coeur et retourne à Tony.

Or, ce soir-là, en rentrant chez elle, sa femme de chambre lui annonça l'arrivée de Tony! Consuelo ordonna donc à Terry d'aller faire un tour dans le jardin, pendant qu'elle parlerait à Tony.

—Après tout, lui dit-elle, j'ai bien le droit d'avoir mon jour de triomphe, moi aussi. J'ai bien le droit de dire à cet homme qu'un autre homme est entré dans ma vie et que c'est lui que je vais épouser!

Tu peux rester; moi je pars.

Terry savait qu'elle mentait. Aussi quand Terry revint de sa petite ballade, il trouva Consuelo et Tony enlacés.

Ce n'était qu'une ruse. Tony annonça à Consuelo que son yacht était amarré dans la rade et que toute la bande joyeuse qui se trouvait à bord voulait lui faire fête.

Elle fut si heureuse et si empressée qu'elle trébucha en mettant le pied dans la chaloupe qui devait la conduire au yacht. Le fait est qu'il faisait aussi très sombre, cette nuit-là.

Or, le yacht gagnait la mer. Ce n'est qu'alors que Consuelo constata que c'est Terry qui était à la roue!

—Vous m'aviez dit de ne pas vous quitter d'une semelle, car vous aviez peur de succomber à l'appel de votre coeur. Alors, excusez-moi du subterfuge que j'ai employé pour vous attirer ici.

La jeune fille fut d'abord furieuse. Mais la fatigue de la soirée eut bientôt raison de ses nerfs, d'autant plus que les émotions s'étaient succédées avec une grande rapidité pour elle. Elle s'endormit. Le moteur du yacht s'arrêta et Terry s'affaira pour le remettre en marche.

. . . Quand elle se réveilla, l'aube se levait sur la mer. Sur le pont, elle vit un canot-automobile se diriger vers le yacht de Terry. Elle reconnut alors Tony qui venait à son secours. Elle lui fit signe de la main, tandis que Terry la regardait avec mépris à cause de sa duplicité. C'est alors qu'il mit le moteur en marche. Il n'avait donc rien de défectueux? Le yacht gagna le rivage.

COMMENT S'EN DEFAIRE?

C'est au cours du mois suivant qu'elle réalisa qu'elle ne pourrait jamais se défaire de Terry, tant que les dix semaines ne seraient pas expirées. Il avait refusé d'annuler la dette de jeu. Elle n'avait plus un mot de Tony et Terry la suivait comme un chien fidèle.

La situation s'aggrava quand Terry invita son copain Champagne à la maison de Consuelo pour terminer leur chanson. Celui-ci partit bientôt pour aller vendre sa chanson à New-York, mais Terry ne bougea pas de la place.

Elle le détestait donc, maintenant qu'elle avait appris que Tony était de retour et qu'il devait être au dîner d'un ami commun, ce soir même. Le malheur c'est qu'elle savait fort bien qu'elle ne pourrait y aller, tant que Terry resterait là.

L'idée lui vint de faire accroire à Terry qu'enfin elle avait surmonté son engouement pour Tony et qu'elle n'aurait plus besoin de ses services. Elle vit que le truc prenait.

Quand Terry fut parti, elle s'empressa de s'habiller pour le dîner.

IL JOUE LA COMEDIE

A ce moment, le téléphone sonna. Tony était au bout du fil! Il avait changé ses projets. Il n'irait pas à ce dîner. Il voulait la voir! Consuelo enleva sa robe de soir et se mit en négligé.

Mais, au lieu de Tony, ce fut Terry qui se présenta, imitant la voix de Tony. Encore une fois, il l'avait jouée. Elle était furieuse.

Elle perçut tout à coup les pas de Tony dans le corridor. Elle poussa donc Terry dans son boudoir.

Tony lui posa ses conditions:

—Si tu ne veux pas me parler de mes autres aventures d'amour et ne pas faire ta jalouse, je suis prêt à te reprendre, dit-il, se sentant le plus fort.

Consuelo capitulait quand Terry sortit de la chambre portant un négligé de femme, comme si c'était pour lui une robe de chambre qu'il avait l'habitude de revêtir dans l'intimité avec Consuelo!

Tony s'imagina les pires choses et sortit en furie.

Courroucée de l'insolence de Terry, elle lui sauta à la figure, lui égratigna le visage, tandis que le jeune homme la retenait comme il le pouvait pour l'empêcher de courir après Tony. Cette lutte inégale l'épuisa à un tel point qu'elle ne semblait pas réaliser que sa femme de chambre la mettait au lit . . . sur les ordres de Terry.

Quand il sut qu'elle était réellement endormie, Terry sortit de la maison. Or, comme il prenait l'ascenseur, il aperçut Tony qui en sortait. Comme il se rendit compte qu'il voulait retourner à l'appartement de la jeune femme, Terry sauta sur lui. Jamais on ne vit pareil pugilat! Ils se battirent dans le corridor, dans le boudoir, dans la salle à manger, brisant lampes et bibelots, meubles et porcelaines.

Et, quand la police vint arrêter le combat, Terry jugea que ça en valait le coup!

Mais, il déchanta le lendemain, en cour de police, quand Consuelo vint témoigner en faveur de Tony et qualifia Terry de gigolo et de tricheur.

L'AMENDE: UNE CHANSON

Champagne revenait heureusement de New-York où il avait eu la chance de vendre la chanson. Il fournit donc à Terry l'argent qu'il fallait pour payer l'amende à laquelle il fut condamné.

En sortant, Terry refusa de saluer Consuelo.

Tony vint vers elle. Il n'était plus le même homme. Son arrogance était disparue. Elle faisait place à de la soumission, comme en éprouvent les amants devant la femme aimée et pour qui aucune femme ne compte plus!

FIN

Scénario tiré du film: "Her Cardboard Lover", production de M.G.M., avec les personnages suivants:

Consuelo Croydon.....*NORMA SHEARER*
Terry Tringale.....*ROBERT TAYLOR*
Tony Barling.....*GEORGE SANDERS*
Champagne.....*FRANK McHUGH*

Texte de Jacques Deval.

Il éprouvait le sentiment de l'amant devant la femme aimée.

POTINS D'HOLLYWOOD

BRAVO DOROTHY!

Dans sa tournée des Etats-Unis, Dorothy Lamour a fait vendre pour . . . 25 millions de dollars en timbres et obligations de la Défense. De retour à Hollywood, elle a tourné un nouveau film: "Road to Morocco", puis, elle s'est remise en route pour vendre d'autres timbres de guerre! Pour vous donner une faible idée de son travail patriotique, disons qu'à Charleston (W. Va.), une ville de 68,000 habitants, elle a vendu pour une valeur de cinq millions d'obligations de guerre.

Mlle Lamour a reçu une ovation délirante dans sa ville natale de la Nouvelle-Orléans. Plus de 6,000 ouvriers se sont engagés devant elle à donner dix pour cent de leurs salaires pour la victoire.

EXEMPLE DE REUSSITE

Ceux qui ont aimé l'histoire de "Once Upon a Thursday" par Metro-G.M., mettant en vedette Marsha Hunt et Richard Carlson, s'intéresseront certainement de connaître la réussite des auteurs de cette fine comédie. Leurs noms: Isobel Lennert et Lee Gold, auteurs du scénario. Mlle Lennert était sténo-dactylo; M. Gold, commis dans le cabinet de lecture du studio de Metro. La jeune fille fit part à ce dernier de l'intrigue qu'elle avait en vue pour le scénario de ce film. Le jeune Gold trouva l'histoire amusante et tous deux en écrivirent en collaboration tout le dialogue. Metro jugea qu'il avait là la comédie la plus hilarante de l'année. Il acheta donc le scénario et engagea nos collaborateurs sur le champ.

Un autre rêve qui se réalise! On est toujours heureux de voir le succès couronner les efforts des gagne-petits!

Espions du Canal de Panama

Lorsque Rick eut aperçu une jeune fille sur le pont du navire qui venait de quitter le port, il en fut fort étonné. Comment se faisait-il qu'une femme ait pris le risque de s'embarquer sur ce vieux cargo japonais avec ses quelques passagers à la mine patibulaire? Il n'y avait à bord que des escrocs ou des décavés: figures peu plaisantes pour tenir compagnie à une Blanche aussi jolie et aussi distinguée que Mlle Alberta Marlow!

Rick voulut en avoir le coeur net. Il s'approcha d'elle en lui disant aimablement:

—Puisque nous ferons la traversée ensemble, aussi bien se connaître dès le départ. Je me nomme Rick Leland.

—Et moi, Alberta Marlow . Bonsoir M. Leland!

Elle s'éloigna brusquement et le laissa seul, bouche bée.

Comment expliquer ce ton sec et ce départ précipité. C'est ce qui s'appelle, couper court à la conversation, se dit Rick, qui ne pouvait encore comprendre pourquoi la jeune femme se montrait si réticente.

Rick descendit au salon où il lut, dactylographiée la liste des passagers suivants.

Richard Leland

Alberta Marlow

Dr H. F. C. Lorenz

T. Oki

Il se retourna en entendant la voix d'un homme qui lui demanda:

—M. Leland, n'est-ce pas? Je suis le Dr Lorenz. Vous vous rendez sans doute en Extrême-Orient?

—Non, répondit Rick. Je me dirige vers le Canal de Panama.

Un Japonais, petit de taille, s'avançait vers le Dr Lorenz en lui tendant un étui à cigares.

Mary Astor et Humphrey Bogart dans une scène de "Across the Pacific".

—Celui-là doit être Oki, se dit Rick en lui-même.

—Mon ami, remarqua le Dr Lorenz, les Japonais sont des serviteurs épatants.

AU PORT DE NEW-YORK

La première journée de la traversée, le temps fut clair et frais. Les trois Blancs à bord du cargo furent vite amis. Rick s'amusait à taquiner Alberta et le Dr Lorenz suivait leur dialogue avec curiosité, dialogue qui frisait parfois le flirt. Mais, il s'intéressait surtout à la personnalité de Rick:

—N'avez-vous pas déjà fait partie de la marine américaine? lui demanda-t-il.

—Non, répondit Rick. J'étais dans l'artillerie des côtes. Je faisais partie de l'armée, mais on me libéra . . . ou plutôt on ne voulut plus de mes services.

Rick se demandait si le Dr Lorenz n'allait plus lui faire une proposition . . .

Le cargo fit escale à New-York, avant de poursuivre sa route vers le Canal de Panama.

En mettant pied à terre, Rick sentit qu'il était suivi. Il dépista son poursuivant et pénétra dans le bureau de l'Atlas Finance Company où il fut reçu par M. Hart. Rick le surnommait le "Colonel" et il lui apprit qu'il y avait une jeune femme à bord du navire.

—Quelle impression vous fait-elle?

—Elle ressemble aux bonnes jeunes filles auxquelles nous rêvions tous quand nous n'avions que seize ans! L'air bon et le visage pur.

A New-York, Rick et Alberta passèrent l'après-midi ensemble.

Il faisait déjà sombre quand ils retournèrent au quai.

Un type des Philippines les croisa, chemin faisant. Sous son habit serré à la taille, on devinait la forme d'un révolver.

Rick fut soudain pris de terribles soupçons. Repoussant Alberta de côté, il grimpa au pas de course la passerelle et attrapa le Philippin comme celui-ci venait de tirer. La balle frappa la rampe d'acier du bastingage et ricocha. Le Dr Lorenz se releva, car c'est lui que le Philippin visait. Lorenz n'avait pas une égratignure, mais des sueurs froides coulaient de son front et il tremblait comme une feuille.

L'inconnu avait sauté sur le quai.

Le premier officier de bord, Miyuma, un Japonais, le suivit à la course comme le type allait se réfugier dans un entrepôt du port.

A travers les bruits des quais, on perçut un coup de révolver . . . Miyuma revint au navire . . . seul!

—Je ne pourrai jamais assez vous remercier et vous témoigner ma reconnaissance. Vous venez de me sauver la vie, dit le Dr Lorenz à Rick.

—Je vous en prie, répondit Rick d'un ton qui n'avait rien de cordial. S'il avait songé qu'ils auraient eu l'audace d'assassiner le type des Philippines dans New-York même, il serait intervenu. Mais, maintenant, il était trop tard . . .

Le temps se remettait au beau et la mer devenait plus bleue à mesure que le navire approchait du sud des Etats-Unis.

Le serviteur japonais du Dr Lorenz n'avait pas l'air le même. Est-ce que, par hasard, un autre Japonais aurait pris la place d'Oki, au départ de New-York?

Rick essayait de comprendre. Il y avait quelque chose de mystérieux à bord du navire. Il résolut donc de recourir à un petit truc de son cru pour tenter de connaître la vérité et de dévoiler ce qui se passait.

Il était sur le pont, le lendemain, quand il aperçut le serviteur japonais marchant devant lui. Il le rejoignit sans que l'autre s'en aperçoive et il lui enfonça son index dans les reins. Le Japonais crut qu'il tenait un révolver et il leva les mains, quand Rick le lui ordonna.

Si cet individu du Soleil Levant est innocent, se dit-il, je donne ma langue au chat.

Rick se rendit bientôt compte que le Dr Lorenz voulait le presser de questions trop personnelles. Rick lui raconta donc son histoire — mais, ce fut l'histoire que le colonel Hart conseilla au Capitaine Richard Leland de raconter lorsque celui-ci entra dans le Service Secret qui avait ses bureaux dans l'édifice où Rick était entré à New-York, les bureaux portant le nom fictif de "Atlas Finance Company".

—J'avais accès aux fonds du régiment, avoua Rick. J'ai donc emprunté avec l'intention de remettre l'argent dans la caisse; mais, mon vol fut découvert avant que j'aie eu le temps de rembourser l'argent et on me raya des cadres, après m'avoir arraché mes épaulettes et mes galons, en plein tribunal militaire.

L'ESPION SE DEVOILE

Le Dr Lorenz, croyant savoir à qui il avait affaire, remit à Rick un rouleau de billets de banque:

—Dans un jour ou deux, lui dit-il, sur un ton de confidence, vous me direz ce que vous avez vu à Balboa et à Cristobal, surtout sur l'emplacement des canons et des munitions!

Rick savait bien où voulait en venir le Dr Lorenz. Il commençait à voir clair dans ce jeu. D'ailleurs, il avait déjà eu des soupçons. Ce n'est pas pour rien qu'il s'était embarqué sur ce cargo!

A Panama, Rick se rendit au Pan-American Hotel, tenu par un vieux Chinois de ses connaissances, Sam Wing On. Sam lui promit de lui rapporter tout ce qu'il saurait au sujet de l'espionnage japonais dans la colonie chinoise du Canal.

Rick se rendit ensuite voir un "M. Smith", supposé être un banquier, mais un agent, lui aussi, du Service Secret.

—Nous sommes à la veille d'un terrible incident, lui révéla Smith. Il nous faut absolument savoir ce qu'ils trament!

—Combien de temps me donnez-vous? demanda Rick.

—Vingt-quatre heures! Il faut vous hâter, ajouta gravement Smith.

DES SOUPÇONS

Le Dr Lorenz commençait à soupçonner quelque chose. Il s'efforça d'éviter Rick.

Sam Wing On suggéra alors à Rick, de retour à l'hôtel, d'aller voir un film japonais dans le quartier oriental.

Un Chinois prit place à côté de Rick, dans la salle de cinéma. Il lui parla à voix basse, sans le regarder:

—Ce que vous désirez savoir, vous le saurez à la Bountiful Plantation. Ce qui est mieux, rendez-vous là le plus tôt avec beaucoup d'hommes!

A ce moment, le bois du dos du fauteuil où se trouvait le Chinois eut un léger craquement. Rick se leva, mais en regardant son interlocuteur, il aperçut dans le fauteuil un poignard qui avait passé au travers de la mince couche de bois. La lame avait atteint le Chinois dans le dos. Le Chinois n'avait pas même poussé un cri. Il était mort!

Il fallait être courageux pour sortir du cinéma sans broncher, surtout après avoir vu la mort frapper à côté de soi, dans l'ombre de la salle. Il y avait donc des ennemis qui l'épiaient partout?

Une fois dans la rue, Rick se hâta vers la demeure de Smith.

Scène à bord du navire dans "Across the Pacific".

Comme il longeait un couloir obscur, il reçut un coup dans le dos. Il se fit de la lumière et Rick aperçut alors le serviteur japonais qui avait remplacé Oki auprès du Dr Lorenz sur le cargo.

Smith gisait par terre, une blessure dans le front!

TOUS PRISONNIERS

Le Dr Lorenz sortit alors de l'ombre avec un Japonais américanisé Joe Totsuiko qui tenait Sam Wing On et, devinez qui?... Alberta Marlow, comme prisonniers . . .

Tous furent contraints de monter dans une automobile rapide et ils furent conduits, à travers la campagne, à une imposante demeure . . . Ils étaient à la Bountiful Plantation, là où l'hôtelier chinois avait conseillé à Rick de se rendre avec beaucoup d'hommes armés. Et voilà que c'était lui avec la jolie femme et son ami chinois qui y étaient conduits de force, à la pointe du révolver tenu par un Japonais!

Rick aperçut une torpille sur une wagonnette stationnée près de la maison.

LE MAITRE DE LA PLANTATION

—Avec cela, fit Totsuiko, nous ferons sauter les portes de l'écluse!

Ils entrèrent ensuite dans un vaste salon somptueusement meublé.

Un homme âgé se leva pour leur souhaiter la bienvenue! Ses yeux étaient rougis et ses mains tremblaient:

—Bonjour, papa! s'écria Alberta en apercevant son père!

Rick comprit tout. Il sut alors pourquoi la jeune fille s'était embarqué sur ce cargo d'espions. Elle savait que son père, Dan Marlow était en danger sur sa plantation et avait voulu courir à son secours.

Le père Marlow leur apprit alors qu'il voulait faire des améliorations à son domaine. Il avait embauché beaucoup de Japonais, quand il s'aperçut que ses employés voulaient sa peau. Ils auraient pu me tuer.

—Et, maintenant, c'est un autre qui va vous tuer, déclara Rick.

Alberta fondit en larmes et se jeta instinctivement dans les bras de Rick, prise de frayeur:

—Tenez-moi bien! Serrez-moi dans vos bras! J'ai peur!

Rick comprit pourquoi il voulait que la jeune fille se colla sur lui. En la serrant, il sentit le révolver qu'elle tenait caché à sa taille.

Il saisit donc l'arme et se retournant, vif comme l'éclair, il assomma le Japonais d'un coup sur la nuque. Sam Wing On attacha l'espion, tandis que Rick donnait les ordres voulus pour se sauver.

Alberta et Sam attendraient sur le bord de l'eau, tandis que Marlow irait mettre en marche son rapide canot-automobile pour les prendre à bord.

Mais, les Japonais ne se comptaient pas pour battus. Un avion se tenait prêt à être lancé d'une catapulte. Rick visa la torpille que les ennemis voulaient glisser sous l'avion. Rick manqua son but et les Japonais allaient foncer sur eux. Rick n'avait plus qu'une cartouche!

Il reconnut Oki, sortant on ne sait d'où, avec le Dr Lorenz et Joe. Alors, le ciel se couvrit d'un nuage de flammes et la terre trembla . . .

Rick revint lentement à lui et voulut se relever. Ses jambes avaient peine à le supporter. Que c'était-il donc passé? Il ne voyait plus rien, ni torpille, ni avion, ni catapulte, ni Japonais, ni Lorenz!

Alors, comment expliquer ce qui venait d'arriver?

Tout alentour de lui, les arbres avaient été déracinés. Il appela Marlow, étendu sur le sol, mais le père d'Alberta ne répondit pas.

Rick courut donc vers le bord de l'eau où il vit le canot-automobile et Alberta avec Sam.

—Mon père? cria Alberta. Où est mon père?

Rick prit la main de la jeune fille. Il venait de comprendre ce qui s'était passé.

—C'est lui qui les a tenus en respect, dit-il. Il est mort en héros. Votre père était un homme, un grand homme!

Le yacht les conduisit ensuite jusqu'aux portes de l'écluse.

Un drapeau américain était hissé au mât pour saluer le nouveau jour.

Alberta sourit à travers ses larmes.

Regardant l'emblème de sa patrie, elle sourit, malgré sa douleur, et regardant Rick et le drapeau à tour de rôle, elle lui dit:

—Il est encore là! Il flotte toujours!

Rick la serra sur sa poitrine:

—Oui, conclut-il, et il flottera encore quand le Japon sera redevenu une toute petite île dans le Pacifique!

FIN

Ce récit est tiré de "Across the Pacific", film de Warner, avec les personnages suivants:

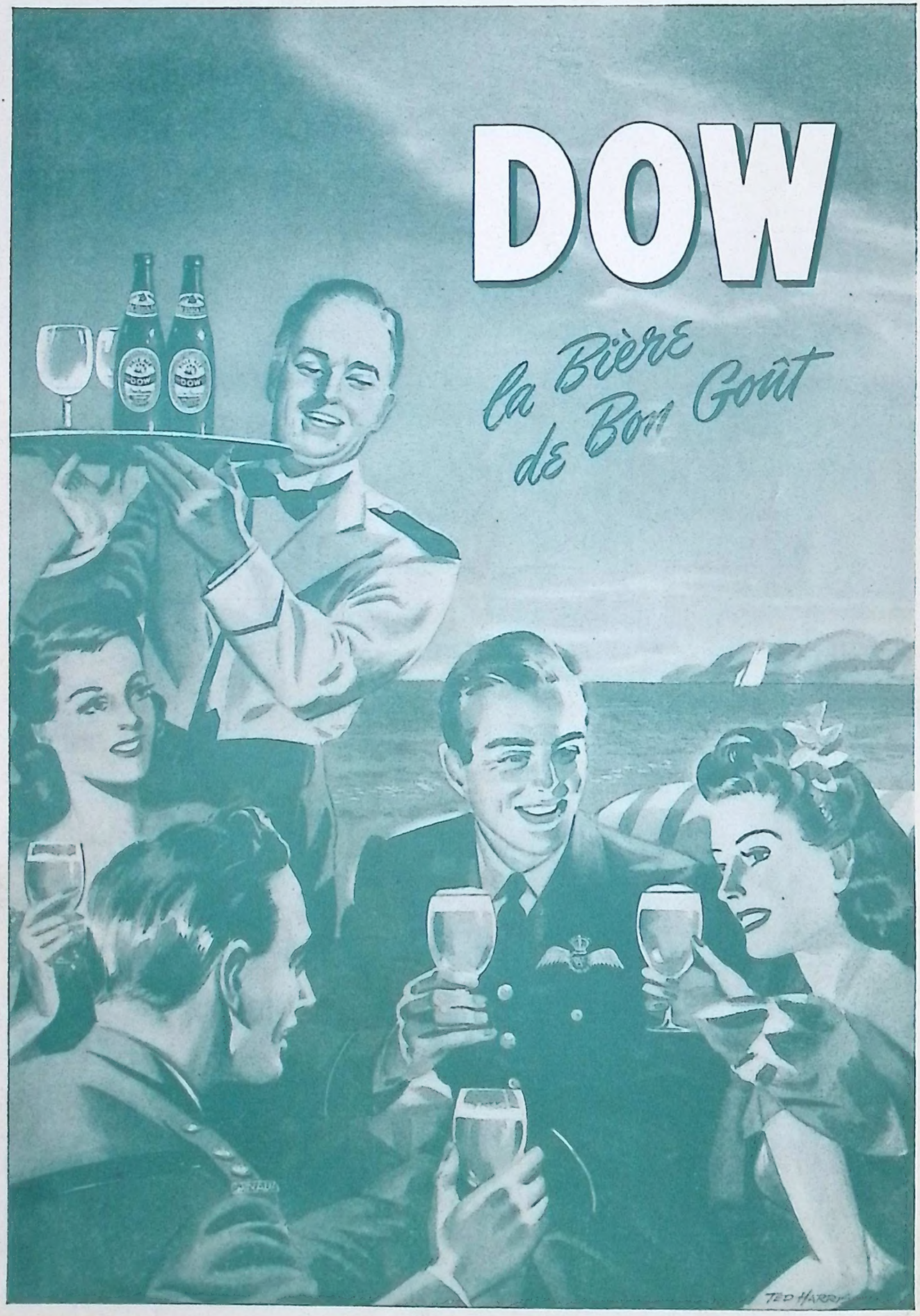
Rick Leland	*HUMPHREY BOGART*
Alberta Marlow	*MARY ASTOR*
Dr Lorenz	*SYDNEY GREENSTREET*
Joe Totsuiko	*SEN LUNG*
Miyuma	*RICHARD LOO*
T. Oki	*KAM TONG*
Sam Wing On	*LEE TUNG FOO*

En voyageant, visitez

LES CINÉMAS

où l'on projectent les MEILLEURS FILMS

BEY'S CINÉMA THETFORD MINES	**THÉÂTRE VICTORIA** VICTORIAVILLE	**THÉÂTRE REGENT** POINTE GATINEAU
THÉÂTRE RIALTO QUEBEC	**THÉÂTRE ARCADE** BROWNSBURG	**THÉÂTRE CAPITOL** CHICOUTIMI
THÉÂTRE GEORGES ST-GEORGES de BEAUCE	**THÉÂTRE COLONIAL** PLESSISVILLE	**THÉÂTRE ROYAL** LOUISEVILLE
THÉÂTRE CARTIER GRANBY	**THÉÂTRE CAPITOL** JOLIETTE	**CINÉMA DE LÉVIS** LEVIS
THÉÂTRE CARTIER RIMOUSKI	**THÉÂTRE EMPIRE** JONQUIERES	**THÉÂTRE EDEN** SOREL
THÉÂTRE NATIONAL GRAND'MERE	**THÉÂTRE CARTIER** MONTREAL	**CINÉMA ST-EUSTACHE** ST-EUSTACHE


DOW
la Bière
de Bon Goût
DOW
DOW
TED HARRIS